

Production NTGent, Miet Warlop / Irene Wool vzw

Coproduction Festival d'Avignon, DE SINGEL (Antwerp), Tandem Scène Nationale (Arras-Douai), Théâtre Dijon Bourgogne Centre dramatique national, HAU Hebbel am Ufer Berlin, La Comédie de Valence - Centre dramatique national Drôme - Ardèche, Teatre Lliure (Barcelona)

Durée 1 heure

Avec le soutien de de Vlaamse Overheid, de stad Gent, Tax Shelter van de Belgische Federale Overheid

Contact et réservations Frans Brood Productions

ONE SONG

HISTOIRE(S) DU THÉÂTRE IV



A propos de <i>ONE SONG</i>	02
Credits <i>ONE SONG</i>	04
Biographie Miet Warlop	06
Lyrics <i>ONE SONG</i>	10
La presse à propos de <i>ONE SONG</i> & Miet Warlop	11
Informations de contact	13
Sélection d'articles de presse	14

à propos de ONE SONG

Dans la mesure du possible, veuillez utiliser les informations ci-dessous pour le site web, la brochure, le programme de la soirée, ... S'il n'y a vraiment pas d'autre moyen, le résumé de la page suivante peut être utilisé.

Avec 'ONE SONG', l'artiste belge Miet Warlop crée le quatrième volet de la série 'Histoire(s) du Théâtre' à l'invitation de Milo Rau, directeur artistique du théâtre municipal belge NTGent.

Quelle est votre histoire en tant que créateur ? À l'invitation du NTGent, Miet Warlop esquisse une réponse comme elle seule peut en donner. Après Milo Rau, Faustin Linyekula et Angélica Liddell, elle est la quatrième artiste à relever, dans la série Histoire(s) du Théâtre, le défi de proposer une création dans laquelle présent, passé et futur se rencontrent de façon inattendue.

ONE SONG – Histoire(s) du Théâtre IV se déroule dans l'univers si particulier de Warlop. Des performeurs entrent dans l'arène pour un rituel ensorcelant sur l'adieu, la vie et la mort, l'espoir et la résurrection. Dans le spectacle, les performeurs poussent les choses à l'extrême ensemble : par le truchement d'un texte chanté, d'images et d'objets, d'oxygène et de sueur, ils évoquent notre condition humaine. Quelqu'un se lève, indéfiniment, pour repousser leurs limites. Ils défient le temps et laissent s'exprimer un besoin profondément humain : cet instant où nous pouvons transcender notre corps pensant.

Cette nouvelle production, une coproduction du NTGent et de Miet Warlop / Irene Wool, fait résonner une histoire à la portée tant artistique que personnelle pour Miet Warlop.

Sa réflexion sur le théâtre comme forme artistique débouche sur un concept physique dans lequel nous reconnaissons des éléments de productions précédentes: *Ghost Writer and the Broken Hand Break* (2018) reposait ainsi sur un concert rituel à motif chorégraphique. Et l'invitation à respirer ensemble pour exorciser nos craintes et nos démons, que nous avons vu dans *Fruits of Labor* (2016), fait de la performance « un analgésique pour le monde ».

Le fait que de tels thèmes et motifs refassent parfois surface des années plus tard est caractéristique de la signature artistique de Warlop : dans son œuvre, tout est connecté, implicitement ou explicitement. Elle est circulaire, comme la vie même, à bien des égards.

La métaphore de l'effort physique est un autre élément propre à la recherche que Warlop a amorcée dans *Sportband / Afgetrainde Klanken*, conçu à l'époque comme un requiem et un hommage à Jasper, son frère décédé.

Par le biais de la métaphore d'un concours/concert live, commentateur et cheerleader compris, Miet Warlop nous invite à former une communauté et à nous soutenir les uns les autres, comme dans une célébration. Le provisoire devient ainsi l'universel, et l'intime, quelque chose de collectif. Tel est le sous-texte de *ONE SONG* : comment une chanson peut donner du sens à une société tout entière. L'unité dans la diversité.

Quelle est votre histoire en tant que créateur ? À l'invitation du NTGent, Miet Warlop esquisse une réponse comme elle seule peut en donner. Après Milo Rau, Faustin Linyekula et Angélica Liddell, elle est la quatrième artiste à relever, dans la série Histoire(s) du Théâtre, le défi de proposer une création dans laquelle présent, passé et futur se rencontrent de façon inattendue. *ONE SONG – Histoire(s) du Théâtre IV* se déroule dans l'univers si particulier de Warlop. Des performeurs entrent dans l'arène pour un rituel ensorcelant sur l'adieu, la vie et la mort, l'espoir et la résurrection.

Dans le spectacle, les performeurs poussent les choses à l'extrême ensemble : par le truchement d'un texte chanté, d'images et d'objets, d'oxygène et de sueur, ils évoquent notre condition humaine. Quelqu'un se lève, indéfiniment, pour repousser leurs limites. Ils défient le temps et laissent s'exprimer un besoin profondément humain : cet instant où nous pouvons transcender notre corps pensant.

Par le biais de la métaphore d'un concours/concert live, commentateur et cheerleader compris, Miet Warlop nous invite à former une communauté et à nous soutenir les uns les autres, comme dans une célébration. Le provisoire devient ainsi l'universel, et l'intime, quelque chose de collectif. Tel est le sous-texte de *ONE SONG* : comment une chanson peut donner du sens à une société tout entière. L'unité dans la diversité.

**Les images qui peuvent être utilisées pour le site web, la brochure, les médias sociaux, ...
vous trouverez**

ICI

Veuillez toujours mentionner le photographe (comme dans le nom du fichier). Merci.

credits ONE SONG

Veuillez utiliser les crédits complets ci-dessous. S'il n'y a vraiment pas d'autre moyen, les crédits courts de la page suivante peuvent être utilisés.

Avec Simon Beeckaert, Elisabeth Klinck, Willem Lenaerts/Gilles Vandecaveye-Pinoy, Milan Schudel, Melvin Slabbinck, Joppe Tanghe, Karin Tanghe, Wietse Tanghe

Et Sid Djamel Besseghir, Max Colonne, Rint Dens †, Judith Engelen, Eva Kamanda, Marius Lefever, Luka Mariën, Flora Van Canneyt

Conception, direction & scénographie Miet Warlop

Texte Miet Warlop avec le conseil artistique par Jeroen Olyslaegers

Musique Maarten Van Cauwenberghe avec l'ensemble du groupe

Création costumes Carol Piron & Filles à Papa

Conception de l'éclairage Dennis Diels

Dramaturgie Giacomo Bisordi

Assistent à la dramaturgie Kaatje De Geest

Directeur de la production Greet Prové

Production technique & régisseur Oliver Houttekiet, Patrick Vanderhaegen

Gestionnaire de tournées Carla Beeckmans

Équipe technique Flup Beys, Dietrich Lerooij, Gilles Roosen, Bart Van Hoydonck, Raf Willems, Laurent Ysebaert, Pieter Kinoli, Bart Vincent, John Hellinx, Jurgen Techel, Laura Vayssier

Realisation, accessoires & costumes Ateliers NTGent

Grâce à Kris Auman, Imran Alam, Barbara Vackier, Jasper Houttekiet, de familie Warlop, Rossana Miele, Lotte Van Craeynest, Christel Simons, Patrick Vanderhaegen, Diana Campbell Betancourt

Production NTGent, Miet Warlop / Irene Wool vzw

Coproduction Festival d'Avignon, DE SINGEL (Antwerp), Tandem Scène Nationale (Arras-Douai), Théâtre Dijon Bourgogne Centre dramatique national, HAU Hebbel am Ufer Berlin, La Comédie de Valence - Centre dramatique national Drôme - Ardèche, Teatre Lliure (Barcelona)

Avec le soutien de de Vlaamse Overheid, de stad Gent, Tax Shelter van de Belgische Federale Overheid

Contact et réservations Frans Brood Productions

credits ONE SONG (courts)

Avec Simon Beeckaert, Elisabeth Klinck, Willem Lenaerts/Gilles Vandecaveye-Pinoy, Milan Schudel, Melvin Slabbinck, Joppe Tanghe, Karin Tanghe, Wietse Tanghe

Et Sid Djamel Besseghir, Max Colonne, Rint Dens †, Judith Engelen, Eva Kamanda, Marius Lefever, Luka Mariën, Flora Van Canneyt

Conception, direction & scénographie Miet Warlop

Texte Miet Warlop avec le conseil artistique par Jeroen Olyslaegers

Gestionnaire de tournées Carla Beeckmans

Production technique & régisseur Oliver Houttekiet, Patrick Vanderhaegen

Équipe technique Dietrich Lerooij, Bart Van Hoydonck, Pieter Kinoli, Bart Vincent, Jurgen Techel, Laura Vayssier

Production NTGent, Miet Warlop / Irene Wool vzw

Coproduction Festival d'Avignon, DE SINGEL (Antwerp), Tandem Scène Nationale (Arras-Douai), Théâtre Dijon Bourgogne Centre dramatique national, HAU Hebbel am Ufer Berlin, La Comédie de Valence - Centre dramatique national Drôme - Ardèche, Teatre Lliure (Barcelona)

Avec le soutien de de Vlaamse Overheid, de stad Gent, Tax Shelter van de Belgische Federale Overheid

biographie

Miet Warlop (°1978) est originaire de Torhout (BE). Elle vit et travaille à Gand et à Bruxelles et a un master en arts plastiques (KASK, Gand). Son projet de fin d'études *Huilend Hert, Aangeschoten Wild*, « installation habitée constituée de six tableaux vivants et un sujet rampant », remporte le prix Franciscus Pycke et le prix du public au festival TAZ d'Ostende de 2004.

Suivent diverses performances, actions et projets. En 2005 a lieu la création de *SPORTBAND / Afgetrainde Klanken*, une performance de quarante minutes dans laquelle vingt personnes se livrent à une course contre la montre en sport et en musique. Dans le cadre de Lovepangs (Vooruit, 2005), elle conçoit la performance individuelle *Koester de Kersen*. De janvier 2006 à novembre 2007, Miet Warlop est l'une des six artistes participant à DE BANK (centre d'art CAMPO, Gand), où elle travaille à une série de « Propositions » réunies sous l'intitulé *Grote Hoop / Berg*. Dans l'intervalle, elle est aussi chargée de la scénographie de spectacles de Pieter Genard, Raven Ruëll, DitoDito-Jef Lambrecht, KVS (Bruxelles), le centre d'art Vooruit (Gand) et Les Ballets C de la B (Gand).

Pendant la tournée européenne de ses « Propositions », elle réalise *Springville*, une action de cinquante minutes toute de chaos, attentes et surprises, dans laquelle scénographie, costumes, accessoires et personnages sont étroitement imbriqués. La première du spectacle a lieu en mai 2009 au centre d'art BUDA (Courtrai).

Miet Warlop passe les trois années suivantes à Berlin, où elle se concentre sur son travail plastique et visuel et un nouveau spectacle, *Mystery Magnet*, créé en mai 2012 lors du KunstenfestivaldesArts. *Mystery Magnet* a été sélectionné pour le Theatertreffen des Berliner Festspiele pour le caractère innovant de son langage théâtral et a remporté le prix du Stückemarkt de ces mêmes rencontres théâtrales. *Mystery Magnet* a depuis lors été donné plus de cent fois à travers le monde et est aujourd'hui encore en tournée en Europe et au-delà.

En 2012-2013, Miet Warlop élabore plusieurs présentations de ses œuvres plastiques et performances/interventions *Nervous Pictures*, dans le cadre de divers projets et invitations tant dans le domaine des arts plastiques que du spectacle vivant, notamment pour ou avec Baltic Triennial (Vilnius), Hebbel am Ufer (Berlin), Lisson Gallery (Londres), Southard Reid Gallery (Londres). En novembre 2012, pendant sa résidence d'artiste associée, d'une durée de quatre ans, au Beursschouwburg (Bruxelles), elle donne le coup d'envoi de la saison avec *Alligator Project* : un week-end mêlant réalisations multimédias et performances de différents artistes et musiciens dont Reggie Watts et Michael Portnoy.

En 2014, Miet Warlop monte sa propre structure de production : Miet Warlop / Irene Wool. En octobre 2014, la première production d'Irene Wool, *Dragging the Bone*, est créée au Beursschouwburg (Bruxelles). *Dragging the Bone* est une performance solo dans un univers sculptural.



photo: Marie Noorbergen

En 2015, Miet Warlop ouvre les festivités du cinquantenaire du Beursschouwburg (Bruxelles) avec le lancement d'une *Rocket* dans les cintres. La même année, la Barbican Art Gallery (Londres) l'invite à donner une performance dans le cadre du projet *Station to Station*, présenté par Doug Aitken.

Tandis que son solo *Dragging the Bone* part en tournée et que *Mystery Magnet* fête sa 100e représentation à Gand, Porto et Bordeaux, elle termine l'année avec le vernissage de sa première exposition individuelle, *Crumbling Down the Circle of my Iconoclasm*, à la galerie KIOSK de Gand.

L'année 2016 voit la création d'un nouveau grand spectacle live, *Fruits of Labor*, une « deep night choreographical concert performance » qui se veut un analgésique pour le monde. Créée en mai 2016 lors du KunstenfestivaldesArts de Bruxelles, la pièce est encore montée partout dans le monde.

À côté de ses spectacles scéniques, Miet Warlop présente un nombre croissant de performances, interventions et installations live dans un contexte d'arts plastiques. En 2017, *Nervous Pictures* est programmé notamment au KW Institute for Contemporary Art de Berlin, au Palais de Tokyo à Paris et lors du festival Performatik à Bruxelles.

En 2017, Miet Warlop ouvre la saison du Vooruit de Gand avec l'installation monumentale *Amusement Park*. Invitée par BOZAR (Bruxelles) dans le cadre de la rétrospective Yves Klein, elle y présente *HORSE. A Man, a Woman, a Desire for Adventure* et *Mystery Magnet*. Son intervention *The Board* est par ailleurs présentée lors du finissage de l'exposition Pol Bury.

En 2017, le Festival Actoral de Marseille l'invite à participer à « L'Objet des mots », ce qui débouchera sur un nouveau projet, *Ghost Writer and the Broken Hand Break*, en collaboration avec l'auteur et commissaire d'exposition Raimundas Malasauskas et le musicien Pieter De Meester et créé en septembre 2018 au NTGent (Gand).

Début 2018, Miet Warlop écrit *Big Bears Cry Too*, un seul en scène tous publics avec Wietse Tanghe, créé en avril 2018 à hetpaleis à Anvers.

Les deux spectacles sont depuis lors en tournée, avec un succès constant. Si on y ajoute *Fruits of Labor* et *Mystery Magnet*, ce sont 85 représentations de ses spectacles qui ont été données Belgique et à l'étranger en 2019 : Suisse, France, Allemagne, Hongrie, Norvège, Autriche, Pays-Bas, Italie, Lettonie, Pologne, Grande-Bretagne, Espagne, Singapour et Canada.

En 2020, Miet Warlop / Irene Wool noue avec Frans Brood Productions une collaboration fructueuse à en juger d'après les nombreux spectacles programmés, sur la scène nationale comme internationale. Mais à cause de la pandémie de Covid-19, seules quelques représentations ont pu être maintenues ; les autres dates sont postposées à 2021 et 2022.

Pendant le confinement obligatoire, Miet Warlop / Irene Wool décide de réaliser une plateforme en ligne. Celle-ci sert actuellement à la diffusion de la sitcom internet *Slamming Doors*, qui fait office de préparation publique au spectacle *Histoire(s) du Théâtre 4 : Slamming Doors* (NTGent, 2022). Cette plateforme en ligne sera par la suite développée pour devenir une banque de données dynamique proposant à la fois des documents d'archives et un coup d'œil sur la cuisine artistique quotidienne de Miet Warlop. Lors de chaque visite sur la page web, les spectateurs et spectatrices tomberont sur une photo, une chanson ou un extrait vidéo sélectionné de manière aléatoire et qui ne réapparaîtra plus jamais une fois visionné.

À la fin de l'année 2021, Miet Warlop a repris, douze ans après, sa pièce *Springville*. Sous le nouveau titre de *After All Springville*, elle revisite cette pièce très applaudie pour l'inscrire dans une nouvelle époque et la repositionner dans l'ensemble de son œuvre. *After All Springville*, mélange d'ancien (la pièce *Springville*) et de nouveau (l'installation *Amusement Park*), a été créée à l'occasion du quinzième anniversaire du centre d'art BUDA en septembre 2021.

ONE SONG a été créée au Festival d'Avignon lors du quatrième volet des "Histoire(s) du Théâtre" en juillet 2022. Le New York Times l'a alors nommée "meilleure pièce de 2022", et elle fera l'objet d'une tournée mondiale jusqu'en 2025. *ONE SONG* a été créée pour permettre au public de partager et de se connecter les uns aux autres, depuis les profondeurs de leur monde intérieur. Warlop lancera sa nouvelle production *Delirium* en décembre 2023.

lyrics ONE SONG

Veuillez publier les lyrics ci-dessous dans la mesure du possible (par exemple sur le site web ou, mieux encore, dans le programme de la soirée).

RUN FOR YOUR LIFE
'TILL YOU DIE
'TILL I DIE
'TILL WE ALL DIE

KNOCK KNOCK
WHO'S THERE?
IT'S YOUR GRIEF FROM THE PAST
NOT POSSIBLE
FOR ALL TIME SAKE
CAUSE
GRIEF IS LIKE A ROCK
IN YOUR HEAD
IT'S HARD IT'S ROUGH
IT'S JUST ALWAYS THERE
IT'S SALTY
I CAN TASTE IT ON THE DROP
ROLLING DOWN MY NOSE
GRIEF IS LIKE A BLOCK
IN YOUR HEAD
ALL SINCE THEN
I HEAT THE ROCK
I SAND THE ROCK
I MOVE THE BLOCK
I CAN TASTE IT ON THE DROP
ROLLING DOWN MY NOSE
GRIEF IS LIKE A BLOCK
IN YOUR HEAD
IT'S HARD
IT'S ROUGH

SHIFTING SHAPE
TURNING SWEET
GRIEF BECOMES A GRAPE

AT THIS VERY MOMENT
WHEN OTHERS ARE ON MUTE
THE GRAPE WILL BURST
YET GRIEF REMAINS A FRUIT.

ALL WE NEED IS
THAT IT FINDS ITS WAY
STREAMING DOWN THE WALLS
GRIEF IS HERE TO STAY.

ALL WE NEED IS
THAT IT FINDS ITS WAY
SNAP, BREAK, CRACK, FOLDS, RIPPLES
GRIEF IS HERE TO STAY.

ALL WE NEED IS
THAT IT FINDS ITS WAY
GRIEF IS LIKE A LIQUID
AND IT NEVER GOES AWAY

ALL WE NEED IS
THAT IT FINDS ITS WAY
THE EARTH BENEATH YOUR FEET
DAY AFTER DAY AFTER DAY AFTER DAY ...

(OH YOU THINK YOU ARE SILENT, AND IN A BUBBLE
BUT EVERYONE AROUND YOU SMELLS YOUR TROUBLE)

SAUVE QUI PEUT
AVANT QUE TU CRÈVES
AVANT QUE JE CRÈVE
AVANT QU'ON CRÈVE TOUS

TOC, TOC, TOC,
QUI EST LÀ ?
C'EST TON CHAGRIN PASSÉ
IMPOSSIBLE
COMME AU BON VIEUX TEMPS
TU SAIS
LE CHAGRIN C'EST UN ROCHER
DANS TA TÊTE
C'EST DUR, C'EST ÂPRE
C'EST INEXORABLE
C'EST SALÉ,
JE LE SENS À CETTE GOUTTE
QUI ROULE SUR MON NEZ
LE CHAGRIN C'EST UNE MASSE
DANS TA TÊTE
ET DEPUIS TOUT CE TEMPS
JE CHAUFFE LA ROCHE
JE FAÇONNE LA ROCHE
JE DÉPLACE LA MASSE
JE LE SENS À CETTE GOUTTE
QUI ROULE SUR MON NEZ
LE CHAGRIN C'EST UNE MASSE
DANS TA TÊTE
C'EST DUR,
C'EST ÂPRE

MÉTAMORPHOSE
MÛRIR ET MUER
LE CHAGRIN SE CHANGE EN RAISIN SUCRÉ

À CET INSTANT PRÉCIS
ALORS QUE TOUS SE TAISENT,
LE RAISIN ÉCLATE
LE CHAGRIN RESTE UN FRUIT

IL LUI SUFFIT
DE TRACER SON CHEMIN
DE SERPENTER LE LONG DES MURS
LE CHAGRIN PREND RACINE

IL LUI SUFFIT
DE TRACER SON CHEMIN
BRISER, ROMPRE, CÉDER, IL SE PROPAGE
LE CHAGRIN PREND RACINE

IL LUI SUFFIT
DE TRACER SON CHEMIN
LE CHAGRIN S'INFILTRE COMME UN LIQUIDE
ET REVIENT TOUJOURS

IL LUI SUFFIT
DE TRACER SON CHEMIN
LA TERRE SOUS TES PIEDS
JOUR APRÈS JOUR APRÈS JOUR APRÈS JOUR...

(TU TE CROIS DISCRET, TU T'ES CALFEUTRÉ
MAIS AUTOUR DE TOI ON LIT DANS TES PENSÉES)

la presse à propos de ONE SONG

“Bien fort, absurde et extrêmement enchantant.”

— The New York Times

“Le spectacle le plus exalté des premiers jours (...) suscitant une ovation massive.”

— The Guardian (****)

“Une artiste fascinante qui est enfin reconnu.”

— Le Monde

“Une chanson, une seule, répétée encore et encore jusqu’à l’épuisement. Tel est le matériau de base de *ONE SONG*, performance avec laquelle l’équipe de Miet Warlop a tétanisé et mis K.O. le public du Festival d’Avignon. Un K.O. puissant mais bienfaisant, une déflagration sonore et visuelle qui laisse les spectateurs groggy tout en les faisant bondir de leur siège pour applaudir à tout rompre.”

— Le Soir

“La vie est une chanson unique aux infimes et infinies variations, que l’on rejoue encore et encore, jusqu’à ce qu’on tombe. Et on ne va pas en faire toute une histoire. Autant la vivre, avec autant d’énergie que possible. *ONE SONG* fait fureur dans le « in » d’Avignon : depuis sa création, le public est debout, tous les soirs, pour l’acclamer.”

— Le Monde

la presse à propos de Miet Warlop

“Miet qui ? Miet comment ? Miet Warlop. Profession : bombe d'énergie scénique, performeuse dégoupillant tous les codes comme des grenades joyeuses, inventeuse d'objets inclassables à la croisée des arts plastiques, du concert rock, de la prouesse sportive et du théâtre d'objets, où les questionnements existentiels sont passés au filtre d'un humour ravageur.”

— Le Monde

“Miet Warlop understands how to play clichés. This is what creates charm and the substance of the performance and in the meantime gives cult status. ”

— Tanz

“Every once in a while you can experience a performance reminiscent of a uniqueness often missed by so many others. *Ghost Writer and the Broken Hand Break* by Miet Warlop is one such anomaly. In experiencing this performance, something in your being is created and triggered, something that makes your heart beat just a bit faster – because you are not just a viewer, but also an active participant in its birth.”

— De Theaterkrant

“Its simple act of balance and velocity rendered extraordinary through repetition and duration, made all the more impressive with music and percussion that made me feel as if my blood was vibrating.”

— The Guardian

“Warlop creates a world of beautiful chaos in which things happen without rhyme or reason. It induces all sorts of complex emotions, from disgust to euphoria, while inviting the audience to be the judge of the characters' actions – they are violent or playful, lonely or mischievous, brilliant or idiotic.”

— Time Out Singapore (*****)

contact

Frans Brood Productions

info@fransbrood.com

www.fransbrood.com

+32 9 234 12 12

**Veillez trouver plus d'images et informations sur la
site web personnel de Miet Warlop**

www.mietwarlop.com

ou par le responsable des communications

hans@mietwarlop.com

The New York Times | <https://www.nytimes.com/2022/12/15/theater/best-theater-europe-2022.html>

The Best (and Worst) Theater in Europe in 2022

The Times's three European theater critics pick their favorite productions of the year — plus a turkey apiece for the festive season.

By Matt Wolf, Laura Cappelle and A.J. Goldmann

Dec. 15, 2022

Matt Wolf

Four favorites from The Times's London theater critic



The cast in “One Song,” developed by the Belgian artist Miet Warlop. Christophe Raynaud de Lage/Avignon Festival

“One Song”

Avignon Festival

Some of the best shows to debut in France in the past year brought unclassifiable feats of virtuosity onstage, like “One Song,” which played at the Avignon Festival. Created by the Belgian artist Miet Warlop, it was another idiosyncratic entry in the “History/ies of Theater” series that the Belgian playhouse NTGent has developed in collaboration with the festival. In “One Song,” a group of musicians/competitors perform a single song on a loop while doing an extreme workout. (A violinist plays while doing squats and leg lifts on a high beam.) Throughout, as the performers thoroughly exhaust themselves, a male cheerleader and a group of fans take turns encouraging and booing them, while a referee mumbles incomprehensibly in the background. The instant standing ovation in Avignon wasn’t merely a way to reward the performers for their efforts: “One Song” lingered in the mind as a wild, exhilarating study in absurdity.

Le Soir Mardi 12 juillet 2022

20 culture

SCÈNES

Miet Warlop à Avignon : à bout de souffle

L'artiste flamande présente « One Song » dans le cadre de la série « Histoire(s) du théâtre » lancée par Milo Rau. Une performance sportivo-musicale époustouflante.



JEAN-MARIE WYNANTS
ENVOYE SPÉCIAL À AVIGNON

Il court, il court sur son tapis roulant. Il court et il chante : « Knock knock / Who's there ? / It's your grief from the past » (Toe, toc, Qui est là ? C'est ton chagrin passé...)

Une chanson, une seule, répétée encore et encore jusqu'à l'épuisement. Tel est le matériau de base de *One Song*, performance avec laquelle l'équipe de Miet Warlop a tétanisé et mis K.O. le public du Festival d'Avignon. Un K.O. puissant mais bienfaisant, une déflagration sonore et visuelle qui laisse les spectateurs groggy tout en les faisant bondir de leur siège pour applaudir à tout rompre.

En créant le quatrième épisode de *Histoire(s) du théâtre*, projet mis sur pied par Milo Rau, Miet Warlop reprend le flambeau des mains de Milo Rau, Faustin Linyekula et Angélica Liddell qui, chacun, ont raconté à travers un spectacle leur histoire du théâtre, leur histoire avec le théâtre. On ne s'étonne donc pas de retrouver ça et là, dans cette nouvelle création, des bribes ou des résidus de spectacles précédents tels que *Ghost Writer* et *The Broken Hand Break*, *Fruits of Labor* et surtout *Sportband/Afgetrainde Klan-ken* créé en 2005 en hommage Jasper, le frère décédé de l'artiste. Dix-sept ans plus tard, *One Song* nous dit que le chagrin est toujours là mais aussi qu'en le portant ensemble, il se transforme, passe de la sphère intime à l'universel et nous permet d'aller ensemble jusqu'au bout de ce qui est humainement possible.

La performance physique est hallucinante, le volume sonore de plus en plus puissant

Mais il nous dit aussi que la chose n'est pas vécue par tous de la même façon. Dans la vie comme sur le plateau, il y a ceux qui prennent les choses en main, qui avancent coûte que coûte, franchissent les obstacles, transcendent la douleur de l'effort pour continuer à porter ensemble un chant qui unit et rassemble. Puis il y a ceux qui les encouragent tant que l'action leur convient et les huent dès que celle-ci ne correspond plus à ce qu'ils attendent, celle qui regarde l'action de loin et la commente sans se soucier qu'on comprenne ce qu'elle raconte et enfin le soutien indéfectible qui, sans faire partie du groupe, se donne corps et âme dans l'indifférence générale.

Sur le plateau, un gradin face au public, des instruments de gymnastique

Une incroyable équipe de « performers » ajoutant la difficulté sportive à leur prestation musicale.

© CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON

et d'autres de musique. Sur les gradins, la commentatrice et les fans excités attendent l'entrée en piste des cinq musiciens s'échauffant comme des sportifs sur le bord de la piste. On comprend rapidement pourquoi : chaque instrument correspond en effet à un défi sportif. La violoniste jouera durant une heure en équilibre sur une poutre. Le contrebassiste, couché sur le dos et coiffé d'un casque de boxeur, multiplie les abdos pour pincer les cordes de son instrument. Le claviériste doit bondir et rebondir sans fin sur un petit tremplin pour atteindre son instrument juché au sommet d'un espalier. Le batteur court d'un côté à l'autre du plateau où sont disséminés ses tambours, grosse caisse et cymbales. Quant au chanteur, c'est sur un tapis roulant qu'il marche puis court de plus en plus vite sans jamais cesser de chanter.

Le mythe de Sisyphe

La performance physique est hallucinante, le volume sonore de plus en plus puissant. A l'avant-scène un métronome donne le rythme et cristallise les divergences de vue : l'un n'a de cesse de le ralentir tandis que d'autres au contraire veulent aller toujours plus vite. On est fasciné par cette version sportivo-musicale du mythe de Sisyphe matiné de *On achève bien les chevaux*. Au point de mettre un certain temps à réaliser qu'à côté du quintet de musiciens, un grand gaillard moustachu en costume de pom pom girl, après nous avoir fait rire, s'avère au moins aussi endurant que les athlètes. Mais si ceux-ci sont au centre de l'attention, lui, par contre, n'est ni hué, ni applaudi par les fans, ni interpellé par la commentatrice, ni inclus dans le groupe par les musiciens.

Il est pourtant bien celui qui continuera à tracer sa route jusqu'à l'effondrement de tous les autres, ne ménageant jamais sa peine pour les soutenir et les encourager à travers sa course sans fin, sa danse de derviche tourneur, les mots qu'il psalmodie et ceux qu'il aligne un peu partout sur le plateau sous forme de grandes plaques blanches... Et si c'était cela l'histoire du théâtre ?

Jusqu'au 14 juillet à la Cour du Lycée Saint-Joseph à Avignon, www.festival-avignon.com. Du 4 au 7 octobre au NT Gent Schouwburg, le 18 novembre au Leitheater de Deinze, le 26 novembre au CC Strombeek, le 22 mars à Turnhout et les 24 et 25 mars à deSingel à Anvers.

Presse écrite FRA

Le Monde

Famille du média : PQN
(Quotidiens nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 2872000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : 21 septembre 2023

P.24

Journalistes : FABIENNE

DARGE

Nombre de mots : 928

p. 1/2

Miet Warlop, une bombe aux spectacles indisciplinaires

La metteuse en scène et performeuse belge reprend « One Song », remarqué lors du Festival d'Avignon, au Théâtre du Rond-Point, à Paris

PORTRAIT

Miet qui? Miet comment? Miet Warlop. Profession : bombe d'énergie scénique, performeuse dégoupillant tous les codes comme des grenades joyeuses, inventeuse d'objets inclassables à la croisée des arts plastiques, du concert rock, de la prouesse sportive et du théâtre d'objets, où les questionnements existentiels sont passés au filtre d'un humour ravageur. Belge flamande. Avec elle, comme avec son compatriote Jan Martens, c'est déjà la troisième génération d'artistes issus de cette nouvelle vague venue des Flandres, qui a fait dérailler depuis les années 1990 les lignes bien tracées des arts de la scène.

Jusqu'au Festival d'Avignon 2022, son nom circulait parmi tous les amateurs pointus, mais n'avait pas passé la rampe de lancement qui propulse vers un public plus large. Quand elle a débarqué dans la cité des Papes avec *One Song*, le buzz a été im-

médiat, le public était debout tous les soirs, avec des spectateurs qui hurlaient de rire, d'autres qui pleuraient, et beaucoup qui passaient par les deux états à la fois. En cette rentrée, *One Song* fait l'ouverture du Théâtre du Rond-Point, nouvelle époque, dans la grande salle de huit cents places. Deux de ses précédentes créations, *Ghost Writer* and *the Broken Hand Break* (2018) et *After All Springville* (2021), sont aussi visibles ici et là. Miet Warlop est lancée, et il semble bien que plus rien ne l'arrêtera.

La mort a le dernier mot

Elle a 45 ans, en paraît quinze de moins, et arrive au rendez-vous en short cycliste ultra-moulant, bottines à talons et gilet en molleton siglé du nom d'un club de base-ball. Un petit côté Adèle Haenel dans l'allure, grande, solide et assurée. Si étrange que cela paraisse au vu de ses spectacles furieusement indisciplinaires, elle vient du théâtre, dans lequel elle a baigné toute son enfance : ses pa-

rents et leurs amis animaient un club d'amateurs très actif à Torhout (Belgique), la ville où elle a grandi.

« Justement, j'ai vite éprouvé le désir de trouver mon propre territoire, et je suis partie étudier les arts plastiques à Bruges. Mais, pour mon diplôme de sortie, j'ai réalisé une performance qui a immédiatement été programmée dans des théâtres. Depuis, c'est toujours la même histoire, s'amuse-t-elle. Je suis trop théâtrale pour les arts plastiques, et trop visuelle pour le théâtre. Je me vis comme une artiste visuelle, mais cela ne m'intéresse pas de créer des objets à poser et à regarder. Je dirais que j'ai une approche sculpturale, parce que je pense qu'on peut sculpter avec de l'énergie, du son, et avec les matériaux les plus variés. Mais pas avec des êtres humains! En revanche, on peut apprendre en groupe comment se sculpter ensemble, et c'est ce que j'aime faire. »

Si *One Song* touche autant partout où il passe, provoquant chez

L'artiste a créé la première version de cette œuvre il y a vingt ans, alors qu'elle venait de perdre son frère

nombre de spectateurs une forme de transe, c'est sans doute parce qu'il fait vibrer une corde éminemment vitale et universelle. Miet Warlop a créé la première version du spectacle il y a vingt ans, alors qu'elle venait de perdre son frère. C'était alors une sorte de requiem, de tentative d'épuisement du chagrin, de sauve-qui-peut/trompe-la-mort.

En le reprenant aujourd'hui de manière sensiblement différente, et alors que la pandémie de Covid-19 est passée par là, le spectacle a pris une dimension existentielle plus vaste. Dans *One Song*,

Miet Warlop ne cache à aucun moment que la mort a toujours le dernier mot – le titre le dit bien. Mais, en attendant, la vie peut être vécue avec une intensité phénoménale, comme une course contre le temps que l'on ne gagnera pas, mais dont le geste vaut parce qu'il est pleinement accompli.

La metteuse en scène et performeuse belge ne s'inscrit pourtant pas – vraiment pas – dans l'esprit de provocation et la culture du trash qui ont longtemps prévalu dans la première vague flamande, avec des artistes comme le chorégraphe Jan Fabre, notamment. « Je crois que, dans ma génération, et plus encore dans la suivante, tout ceci apparaît complètement dépassé, analyse-t-elle. Je suis comme tout le monde, j'ai tout à fait conscience de la perversité et de la violence de la vie, y compris celles que nous pouvons contenir nous-mêmes, mais ce qui m'intéresse, c'est ce qu'une énergie joyeuse et positive peut produire en termes artistiques, y compris en faisant le choix d'une radicalité dans les formes. »

Quand on lui demande comment elle travaille, Miet Warlop répond qu'elle part « toujours d'un désir ». Pour *Mystery Magnet* (2012), par exemple, elle raconte qu'elle avait voulu « faire une peinture bleue de nos actions ». Mystérieux, en effet. Mais le spectacle, réjouissante vision de l'art de peindre comme un jeu de massacre, avec ses bonbonnes de couleur éclatant sur scène, s'imposait de lui-même. Chez Miet Warlop, le chaos est toujours le prélude à un monde meilleur. ■

FABIENNE DARGE

One Song, par Miet Warlop.
Festival d'automne,
Théâtre du Rond-Point, Paris,
jusqu'au 1^{er} octobre.
Ghost Writer and the Broken Hand Break. Ménagerie de verre,
Paris, du 5 au 7 octobre.
After All Springville. Les 6 et 7 octobre au Théâtre l'Eclat, Pont-Audemer (Eure), et du 9 au 11 octobre au Lieu unique, Nantes.

09-07-2022 13:50

La belle bombe de Miet Warlop explose à Avignon - La Libre

La Libre

La belle bombe de Miet Warlop explose à Avignon

"One Song" est une performance musicale et sportive hallucinante et enthousiasmante.



Guy Duplat
Collaborateur culturel

Publié le 09-07-2022 à 10h00 - Mis à jour le 09-07-2022 à 10h56



©Michiel Devijver

Lisez l'actualité de qualité avec La Libre pendant
3 mois à moitié prix !

Les Flamands ont encore frappés à Avignon et c'est formidable ! Vendredi soir, la première de *One Song* de Miet Warlop a secoué le festival et lui a donné une dose d'adrénaline qui a amené le public, un peu KO mais heureux, à se lever à la fin de la performance pour ovationner debout la douzaine de musiciens/performeurs épuisés par l'effort fourni.

Il y a vingt ans, Avignon découvrait la force neuve de créateurs comme Jan Lauwers et Jan Fabre. Cette fois encore, avec Miet Warlop, ce sont toutes les conventions du théâtre et du concert qui sont bousculées.

Sur scène, a lieu un match sportif et musical absurde mené jusqu'à l'épuisement total.

Sur des gradins, un groupe de supporters ne cesse d'encourager les participants à continuer encore et plus fort. Une animatrice commente le match mais ses paroles volontairement se brouillent dans des grésillements.

Quatre hommes et une femme s'échauffent comme avant un marathon et, puis, se lancent dans un concert hallucinant. La violoniste joue toute l'heure que dure *One Song*, en équilibre sur une poutre. Le chanteur répète sans cesse la chanson tout en courant des kilomètres sur un tapis roulant. Le contrebassiste coiffé d'un casque de boxeur joue couché sur le sol. Le pianiste doit sans arrêt sauter sur une planche d'appel pour atteindre ses notes et le batteur est comme placé sur des ressorts pour passer d'un tambour à un autre.

Pom-pom girl

La chanson (*One song*) est répétée sans cesse, mais avec des variations de rythmes données par un métronome. Le groupe de musiciens hurle quasi la musique et pourtant celle-ci se déploie, prenante et forte, pénétrant peu à peu les spectateurs en leur communiquant à son tour son énergie.

Un homme déguisé en *Pom-pom girl* s'agite, tournoie sans fin, porte des plaques de plâtre avec des mots gravés qu'il entasse. Il encourage les musiciens mais personne ne le voit dans ses vains efforts. Peut-être peut-il symboliser l'inanité des mots ?

A la fin, tandis que la chanson continue, obstinée, de l'eau et du plâtre tombent des cintres. Les supporters/voyeurs qui n'ont eu de cesse de pousser les performeurs/musiciens jusqu'à leur effondrement, tombent à leur tour sur les gradins.

One Song peut avoir de multiples sens que Miet Warlop laissent ouverts. Comme dans le film *On n'achève bien les chevaux* où les couples dansaient jusqu'à s'effondrer, la vie est un sport de combat.

One Song est la réponse de Miet Warlop à l'invitation de Milo Rau d'être la quatrième artiste à participer à sa série *Histoire du Théâtre* après les pièces de Milo Rau, Faustin Linyekula et Angelica Liddell, toutes présentées dans le festival *In* à Avignon.

Pour Miet Warlop, née en 1978, qui vit et travaille à Gand, c'est une première venue à Avignon. Mais son oeuvre qui se déploie depuis près de vingt ans a été jouée partout y compris dans des centres d'art, et en particulier au Kunstenfestival. Son travail est aux frontières des disciplines diverses: musique, arts plastiques, danse, théâtre avec, chaque fois, une forte dose d'humour.

THE IRISH TIMES
Tuesday, October 10, 2023

11

Arts&Ideas

Editor: Liam Stebbing

Why I wanted One Song to be Dublin Theatre Festival's closing show for 2023

Willie White

I've been following the work of the Belgian artist Miet Warlop for years. Her *One Song: Histoire(s) du Théâtre IV* is an intense, thrilling production

Each July the courtyard of the 19th-century Lycée Saint-Joseph is transformed into a 750-seat outdoor venue at the Avignon Festival. I was there last year, as director of Dublin Theatre Festival, to see the opening season of *One Song: Histoire(s) du Théâtre IV*, by the Belgian artist Miet Warlop, whose work I have been following since the mid-noughties.

Premiering a work is always a high-stakes enterprise. When it's in this open-air arena at one of the world's most high-profile and prestigious performing-arts gatherings, there's an extra charge. Watching the piece on a warm summer night, the air scented with rosemary and lavender, was an intense, thrillingly live experience. Its relentless, increasingly frenetic mash-up of motifs from sports and rock music brought the audience to a state of exhilaration over the course of an hour.

Often the artistic concerns of continental Europe don't translate to the more drama-centric Anglosphere, but the New York Times found the "loud, preposterous" *One Song* extremely entertaining; the Guardian reported that it was "the most exalted show of the opening days... eliciting a massive ovation".

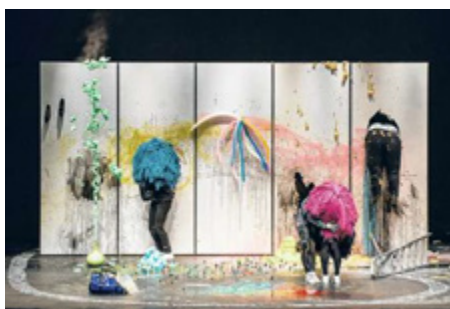
All of which helps to explain why I wanted *One Song: Histoire(s) du Théâtre IV* to be the closing show of this year's Dublin Theatre Festival.

I spoke to Warlop about the genesis of the project via Zoom from her hotel room in Paris, where *One Song* was midway through a three-week run. She was tired but upbeat, wryly musing on the wisdom of such a long series, which was booked in the excitement of the hours after the premiere. It was a great opportunity to talk to someone whose work I have admired for a long time but with whom I usually only have brief chats on the fly after a show.

She reminded me that her first international gig was at Dublin's Project Arts Centre, where I was working at the time, in 2008. "The first time I went on tour was in Ireland, so it's good to come back. Look at us now, being old!"

One Song has its roots in Sportband, a piece Warlop made about the death of her brother Jasper; she was understandably nervous about how it would go down.

"Was I worried? Yes. I just knew that, either way, this moment would change my life, you know. If it was bad then I'm gone, or it's good and I will go on. If it wasn't good then it would mean that I had made a



■ Dublin Theatre Festival: Miet Warlop's *One Song – Histoire(s) du Théâtre IV*

requiem for my brother into a flop, which would be totally unbearable. But then it happened, and I felt loved and understood by the audience. It's crazy."

The invitation to make *One Song: Histoire(s) du Théâtre IV* came from Milo Rau, the outgoing director of the Flemish city theatre NT Gent and the originator of its Dogme-like 10-point Ghent Manifesto. Point one goes, "It's not just about portraying the world any more. It's about changing it. The aim is not to depict the real, but to make the representation itself real."

Warlop said, "He just asked me, 'What's

saying, I made this.' So I wanted to put some dynamics into the work, to find the attitude of the sculpture. Images grow pretty fast in my head; the work for me is to find the character or attitude within those images. That's how I came to make performances."

"Expressing yourself is one thing; we truly do it very much through our tongue – by speaking. But I think if you can rest your eyes on an image that is representing some kind of feeling, emotion or motions in your head or in your body, this can also be a way of trying to get something, to understand it, but also get it physically."

"You can see in my first pieces that I don't really understand that I'm performing. I'm just walking around, trying to walk as silent as possible, because I'm actually just building an image. Because I came in from visual art, I didn't understand, but I had to kind of conclude that I was performing. Then I got really shy, started to hide myself in a box, or under a wig, behind hair. I was suddenly this kind of character, which I wasn't really longing for."

This shyness was not obvious in the pair of Warlop works that were previously seen at Dublin Theatre Festival, *Mystery Magnet*, in 2012, and *Fruits of Labor*, in 2017. The performances featured radio-controlled inflatable floating sharks, a performer breaking through and getting wedged in a wall, bullfighting an enormous styrofoam berg, and water and coloured smoke and foam all over the stage.

I still remember, watching *Mystery Magnet* for the first time, my mix of shock

and delight when a volley of darts came flying over the back wall of the set and fell short of the audience, perforating the stage.

Despite its extravagant energy, *One Song* has at its heart a meditation on personal grief that aims to resonate more widely. "You try to answer in the unity of everybody who lost somebody, because, when somebody is dying in front of your eyes, you're not immediately understanding that everybody goes

66 Images grow pretty fast in my head. The work for me is to find the character or attitude within those images. That's how I came to make performances

through that in their life," Warlop said.

"It's really a horror when it's happening to you. You are not immediately connecting it to everybody around you and to the kind of thing that we all carry. Even love, I think some people never have it in their life. But loss, I think it's difficult for you not to experience it, because in the end you lose yourself also."

Willie White is director of Dublin Theatre Festival. *One Song: Histoire(s) du Théâtre IV* is at the O'Reilly Theatre from Friday until Sunday

13-10-2023 09:24

One Song review at Theatre Rond-Point, Paris by Miet Warlop

[News](#) [Reviews](#) [More...](#) [Jobs](#) [Tickets](#) [Suppliers](#) [Training](#) [Events](#) [Awards](#) [Subscribe](#)

SUBSCRIBE

[NPO 2023-26](#) [PANTOMIME](#) [MUSICAL THEATRE](#) [BACKSTAGE & TECHNICAL](#) [OBITUARIES & ARCHIVE](#) [TRAINING & DRAMA SCHOOLS](#) [BR](#) [➤](#)

One Song review



“Dazzling feat of physicality”

[REVIEWS](#) SEP 29, 2023 BY NATASHA TRIPNEY [THEATRE ROND-POINT, PARIS](#)



Cast of One Song at Theatre Rond-Point, Paris. Photo: Michiel Devijver

Miet Warlop's fusion of music and performance is audacious and exhilarating

SHARE THIS [f](#) [t](#) [ln](#)



All performance is an act of endurance, to a greater or lesser degree – a test of the self and the body. Belgian theatremaker [Miet Warlop's](#) propulsive piece, one of the big hits at last year's [Avignon Festival](#), leans into that idea, and then some.

As the title suggests, the basis of the show is a single song, composed by Maarten Van Cauwenberghe, with lyrics by Warlop, which is performed over and over by a troupe of musician-athletes clad in grey sweats and vermillion socks.

The set is decked out like a school gym with crash mats and benches, plus a large flag – although not one belonging to any recognisable country – billowing above.

The violinist perches on a balance beam. The keyboardist bounces up and down on a springboard. The drums are dispersed around the stage, forcing the drummer to bound from one side to the other in order to keep the beat. The cellist plays his instrument while performing strenuous sit-ups.

Continues...



Natasha Tripney

INTERNATIONAL EDITOR

Natasha is international editor for The Stage, co-founded Exeunt magazine and regularly writes for the Guardian and the BBC.

More from this author

[Belgrade International Theatre Festival review](#)

[One Song review](#)

[Dear Hester: how fans uncovered a missing piece of Operation Mincemeat's history](#)



Vocalist Wietse Tanghe sings: “Run for your life / Till you die / Till I die / We all die”, as he jogs on a treadmill. In the bleachers behind the band is a quartet of fans in outsize football scarves, egging them on and dancing along.

Next to them sits the band's coach, mumbling incomprehensibly into a loudspeaker. Performer Milan Schudel, dressed in a gleaming white cheerleader's outfit, completes the scene, waving his pompoms and spinning like a dervish.

Every time they reach the end of the song, they circle back to the start. There is no let-up, no breathing space. Though that's not to say that the show is devoid of texture – far from it. A metronome is used to set the pace: sometimes it slows things down, sometimes it accelerates them. Sometimes the music is rockier, sometimes mellower, although it always snaps back.

This is the fourth part of [NTGent's](#) Histoire(s) du Théâtre series, in which performance-makers reflect on theatre as a form. Warlop's hour-long show transcends the gig-theatre format to capture what it is to be alive. The immense energy of the piece is tempered with a sense of the things that we can't outrun, the burdens we carry and the hurdles we face, as well as commentary on belonging, being part of a band, a team, a community.

Warlop continually injects new elements. The performers are pelted with ping-pong balls; water drips from the ceiling making the stage more hazardous. The physical toll on them is visible. Their clothes darken with sweat, their breathing becomes ragged. But they never stop, they keep going, keep playing.

Though repetition is central to the concept, it's not gruelling to watch. Rather, it is exhilarating, a dazzling feat of physicality and, as the fatigue starts to show on the performers' faces and the strain becomes more pronounced, it is increasingly affecting, too.

De Groene Amsterdammer, 02-03-2023

Kroniek van kunst&cultuur

Verlies

THEATER One Song

Voordat het publiek de grote zaal van de Rotterdamse Schouwburg binnengaat, is er een mededeling. De bedenker en regisseur van *One Song* vertelt dat een van de medewerkers aan de voorstelling daags voor deze uitvoering plotseling is overleden. Gezamenlijk is er besloten om toch te spelen, en de avond wordt aan hem opgedragen. Zo nestelt zich een wrede, actuele werkelijkheid in een bestaand theaterstuk dat gaat over rouw.

De Vlaamse theatermaker Miet Warlop maakt het in de herinnering aan iemand anders die veel te jong gestorven is: haar broer, die twintig jaar geleden een eind aan zijn leven maakte. Warlop deed dat op uitnodiging van NTGent, waar artistiek leider Milo Rau theatermakers vraagt voor een persoonlijke bijdrage aan de reeks *Histoire(s) du Théâtre* over het belang van theater. Daarvoor keerde ze terug naar de performance die ze meteen na het overlijden van haar broer creëerde en waarmee haar carrière begon, waarbij de schok en het verdriet zijn omgezet in een theatraal, fysiek gevecht met de voortsnellende tijd. De vorm daarvan is, net als het eerdere werk van de als beeldend kunstenaar opgeleide Warlop, een wonderlijke performance, concreet in handelingen en metaforisch in betekenis.

One Song is een absurdistische mix van een woest popconcert en een vreemd sportevenement. In een open ruimte met een helle stadionverlichting en een kale tribune treden vijf sportief geklede figuren aan. Na een opwarming begeven ze zich elk naar een eigen toestel, waar musiceren alleen mogelijk blijkt als het samengaat met lichamelijke inspanning. De toetsenist kan alleen bij zijn instrument als hij opspringt vanaf een springplank, de bassist als hij vanuit liggende positie push-ups doet en de drummer moet heen en weer rennen tussen de onderdelen van zijn drumstel. Een speaker begeleidt de prestaties geestig met non-stop gemurmel door een megafoon in een onverstaanbaar quasi-Frans. Een eenzame, bebaarde cheerleader doet pompon-dansjes en houdt borden op met aanmoedigingskreten. En op de tribune voert een groepje luidruchtige supporters met voetbalsjaals synchroon een doorgaande choreografie uit van ritmisch applaudiseren, uitgelaten armgezwaaai, juichend opspringen en moedeloos neerzigen.

Het geluid dat de performers produceren komt samen in één vuig, opzweepend popnummer dat is vastgelopen in een herhaling. 'Run for your life, untill you die... untill I die... untill we all die' versta je in de uitgespuwde tekst van de zanger die op een lopende band rent. Genadeloos tikt een metronoom op het podium door, in een grillig wisselend tempo dat een vermoeide musicus/

atleet vergeefs probeert te vertragen. Het resultaat is een indrukwekkende protestschreeuw, gevat in levensenergie. En voorzien van stille stamelwoorden op de aanmoedigingsborden van de cheerleader. Die begint met woorden als 'hey', 'go' en 'never', en sluit af met het aangrijpende wanhoopswaard 'if' dat hij uiteindelijk kapotgooit. In de Rotterdamse Schouwburg eindigden de uitgeputte performers in tranen, net als sommige toeschouwers. Een collectieve beleving van universeel verlies, hoeveel meer belang kan het theater krijgen?

Marijn van der Jagt

Op 6 en 7 maart in het Internationaal Theater Amsterdam, tournee in Vlaanderen: mietwarlop.com

van af in *Silver Haze*. Franky's vader is de bron van haar trauma: ze werd zwaar verminkt in een brand in een pub in Londen, en misschien was zijn minnares daarvoor verantwoordelijk. In ieder geval liet de vader Franky en haar zus in de steek door vlak na de brand ervandoor te gaan met de minnares met wie hij ook nog een zoontje kreeg. Naast de gasmaskerjongen is er de vriend van Franky's zus, Leah (Charlotte Knight), van wie zij, Leah, een geslachtsziekte oploopt doordat hij ontrouw was, waarna Leah prompt moslima wordt. Ook snauwt deze vriend Franky alles wat slecht is toe wanneer zij in het openbaar verschijnt met een jonge vrouw, haar nieuwe liefde, Flo (Esmé Creed-Miles).



Michiel Duijver

DE STANDAARD MAANDAG 11 JULI 2022



DS2

Theater als
uppercut
Miet Warlop in Avignon

De rockende rouw

RECENSIE THEATER Met *One song* dropt Miet Warlop een energiebombom op het Festival d'Avignon. Haar muzikale race tegen de klok is een oefening in exorcisme én een ode aan het leven en het collectief.

Onder een loden zon en met een drukte van jewelste is het 76ste Festival van Avignon van start gegaan. Het is de laatste editie onder leiding van directeur Olivier Py, die na tien jaar het stokje doorgeeft aan Tiago Rodrigues. Gezien de Belgische connecties van deze Portugese regisseur, onder meer met Tg Stan, is de verwachting dat de komende jaren heel wat Belgische artiesten zullen afzakken naar de Pausenstad.

Ook deze editie lopen onze landgenoten in de schijnwerpers, met volgende week de prestigieuze première van *Futur proche* van Opera Ballet Vlaanderen en Jan Martens op de Cour d'honneur van het Palais des papes. Maar eerst is het aan Miet Warlop, die samen met NTGent het gloednieuwe *One song* presenteert. Met twaalf performers is het haar grootste creatie tot nu toe, en een straffe synthese van twintig jaar creëren op de snijlijn van muziek, beeldende kunst en theater.

Witte gympjes

One song is een kruising tussen een concert en een sportwedstrijd. Terwijl het publiek toestroomt op de met hoge muren omgeven binnenplaats van het Lycée Saint-Joseph, warmen de performers zich op in blauw trainingspak. Actrice Karin Tanghe, die de rol van scheidsrechter opneemt, kondigt hen ondertussen aan in een onverstaanbaar brabbel-Frans.

De muziektrip start met een tikkende metronoom die het tempo aangeeft, waarna de ene na de andere muzikant/sporter invalt. Elisabeth Klinck speelt de hele

tijd viool op de evenwichtsbalk en Simon Beeckaert tokkelt op de contrabas terwijl hij sit-ups doet op een turnmat. Willem Lenaerts moet zich dan weer afduwen op een springplank om de synthesizer te kunnen bespelen die hoog aan een klimrek hangt. En terwijl Melvin Slabbinck voortdurend heen en weer rent tussen zijn twee drumtoestellen, trappelt zanger Wietse Tanghe ter plaatse op de loopband. Met *'Run for your life'*, *'till you die*, *'till I die*, *'till we all die'* trapt hij een stomend concert op gang dat een uur lang blijft voortdenderen en slechts bestaat uit één repetitieve song.

De overgave waarmee de muzikanten zich, op hun witte gympjes, smijten, is bijzonder geestig. De adrenaline spat van hen af, net als het zweet. Tussen hen danst een mannelijke cheerleader (Milan Schudel), die de muziekband toejuicht maar zelf door niemand wordt aangemoedigd. Op een tribune op de scène juttten vijf andere performers de muzikanten ondertussen verder op, waarbij ze zelf in extase raken en als hooligans bijna het kot afbreken.

Verlies en verdriet

Op een occasionele slow motion na gaat het tempo steeds verder de hoogte in, tot iedereen in ademnood raakt. Maar wanneer een muzikant de strijd staakt, springt een ander in de bres om dit rituele concert op de rails te houden. Die collegialiteit is aandoenlijk: hier is één grote familie bende aan het werk die elkaar door dik en dun steunt.

One song is het vierde deel in de reeks *Histoire(s) du théâtre* van



NTGent, waarvan alle afleveringen werden uitgenodigd in Avignon. Initiatiefnemer Milo Rau beet de spits af met *La reprise*, daarna volgden Faustin Linyekula en de controversiële Angélica Lidell, die vorige zomer over de tongen ging met *Liebestod*. Ze kregen allemaal de opdracht een stuk te maken over hun geschiedenis als theatermaker, dat de essentie van hun praktijk vat.

Miet Warlop greep terug naar *Sportband/afgetrainde klanken*, een performance uit 2005. Het was een requiem voor haar broer Jasper die uit het leven was ge-

van Miet Warlop



'One song': één grote familie die elkaar door dik en dun steunt. © Christophe Raynaud de Lage

Warlop is erin geslaagd om een sluimerend verdriet te kanaliseren tot een knallende performance

stapt, een woordloos stuk omdat ze toen niet de woorden kon vinden voor de schokkende gebeurtenis die haar leven zo overhoop had gegoooid.

Nu, bijna twee decennia later, vindt ze die woorden wel en giet ze ze in een songtekst. De lyrics – waaraan Jeroen Olyslaegers heeft meegewerkt – gaan niet rechtstreeks over het verlies van haar broer, maar focussen op het universele verdriet van wie achterblijft.

'Knock knock/ Who's there?/ It's your grief from the past', zingt Wietse Tanghe telkens opnieuw, alsof het verdriet steeds opnieuw komt spoken. 'Grief is here to stay', klinkt het verderop, 'Grief is like a liquid and it never goes away'.

Ondertussen plaatst de cheerleader in de achtergrond gipsen bordjes met woorden als 'never', 'why', 'if'. Ze vormen geen logische zinnen, net zoals gedachten of gevoelens zich vaak ook niet logisch laten ordenen.

Oerkreet

De melancholie sluimert door in de muziek, die een loop vormt met variaties en schommelingen in ritme, waarbij de rouw nu eens rauwer en dan weer milder binnenkomt. Tegelijk is het ook een rockende oerkreet die barst van de levenslust, energie en humor.

De performers verweren zich met man en macht én met de glimlach tegen de opspelende avondbries, de pingpongballetjes die op Wietse Tanghe worden afgevuurd en de druppels die neervallen op het drumstel – geen regen, wel een goed gemikt theateraal effect waarbij het water bij iedere mep opspat.

One song is een razende trip die een behoorlijk engagement vraagt van het publiek, maar die afgaande op de staande ovatie en de enthousiaste reacties aankomt als een uppercut. Warlop is erin geslaagd om, samen met haar

theaterfamilie, een sluimerend verdriet te kanaliseren tot een knallende performance. Het is een stevige oplawaai, maar ook een gezamenlijke oefening in exorcisme.

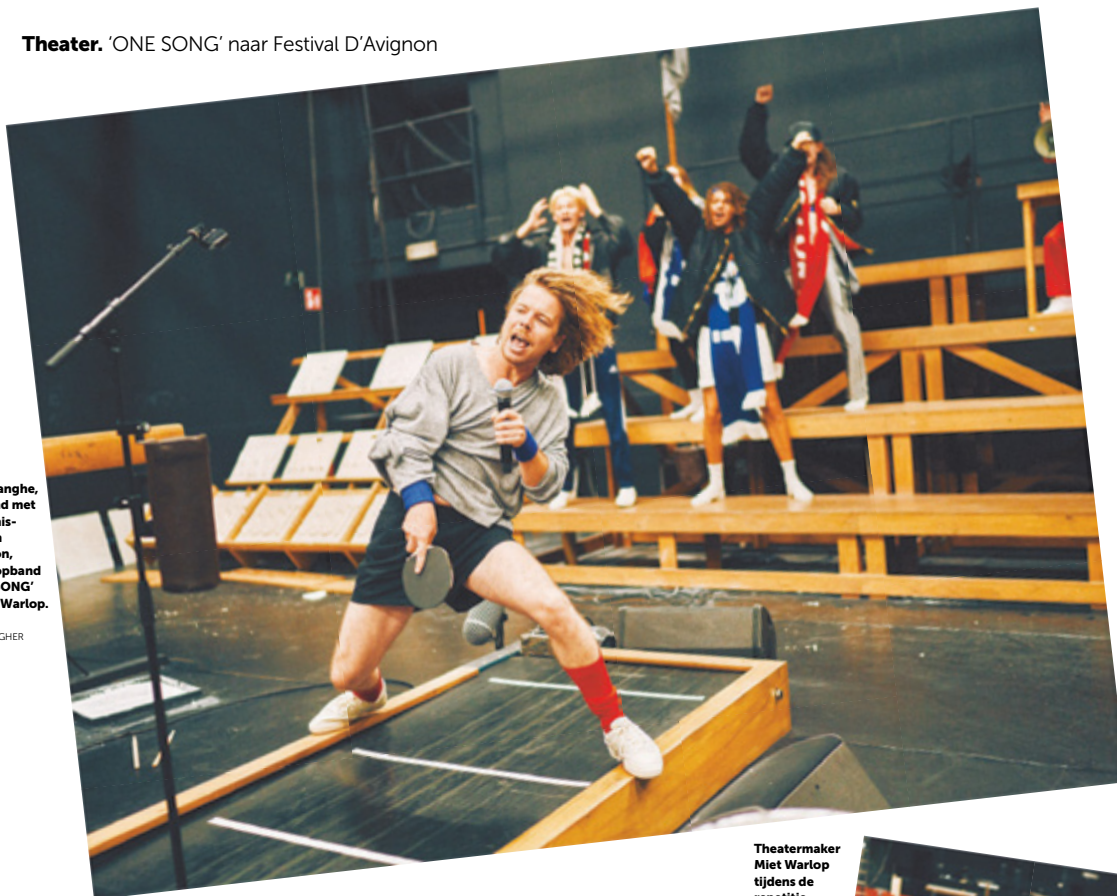
Filip Tielens

'One song' speelt nog tot 14 juli op het Festival van Avignon, dat loopt tot 26 juli. De Belgische première is op 1 oktober in NTGent. Later is het stuk te zien in Leietheater Deinze, CC Strombeek, De Warande Turnhout en De Singel Antwerpen. ★★★★★

Theater. 'ONE SONG' naar Festival D'Avignon

Wietse Tanghe, gewapend met tafeltennis-racket en microfoon, op de loopband in 'ONE SONG' van Miel Warlop.

© THOMAS SWEERTVAEGHER



Theatermaker Miel Warlop tijdens de repetitie.

© THOMAS SWEERTVAEGHER

Theater of workout? Dit wordt een bommetje in Avignon



België is dit jaar goed vertegenwoordigd op het beroemde Festival d'Avignon, met drie werken die er in première gaan. Eerste aan de beurt is Miel Warlop met *ONE SONG*, een performance waarin ze terugkijkt op twintig jaar artistieke praktijk, met op het podium onder meer moeder en zoon Karin en Wietse Tanghe.

EVELYNE COUSSENS



W e spreken Miel Warlop één week voor het vertrek naar Avignon, tijdens een van de laatste repetitiedagen in Gent. Het was NTGent-voorman Milo Rau die haar vroeg om het volgende hoofdstuk te maken in zijn theatercyclus *Histoire(s) du théâtre*. Na Faustin Linékula, Angélica Liddell en Rau zelf komt

Warlop (44) nu met haar eigen antwoord op de vraag 'Wat is jouw geschiedenis als theatermaker?'.

Afgaand op het dreunende muziekge-
weld dat de Gentse Minnemeers op zijn

grondvesten doet daveren, is dat antwoord voor Warlop een oerkreet, zo eentje waarmee het eigen bestaan op de kaart wordt gezet. In *ONE SONG - Histoire(s) du théâtre* putten twaalf performers en muzikanten zich een uur lang uit in de herhaling van één anthem, terwijl een meedogenloze metronoom het tempo opdrijft.

Performer Wietse Tanghe rent voor zijn leven op een steeds versnellende loopband, zingt en pingpongt tegelijk. Drummer Melvin Slabbinck loopt zich in het zweet tussen de verschillende delen van zijn drumstel, die her en der over de scène verspreid staan. Toetsenist Willem Lenaerts ziet zijn keyboards bevestigd boven aan een klimrek, net buiten zijn bereik - hij moet op een springplank stuiten om

DeMorgen. VRIJDAG 8/07/2022

MEDIA & CULTUUR

9

Violiste Elisabeth Klinck balanceert de hele voorstelling lang op een evenwichtsbalk.

© THOMAS SWEERTVAEGHER



de toetsen te kunnen aanslaan.

De tijd deelt mokerslagen uit, de mens probeert machteloos bij te benen. *Run for your life/till you die/till I die* - Tanghes tekst, in de woorden van Warlop en schrijver Jeroen Olyslaegers, zijn rauw. Het valt te hopen dat de wallen van Avignon bestand zijn tegen zo'n vitale, muzikale ontplofing.

Warlop staat vooraan op de Bühne, op gimpjes, en ze springt, vecht en zweeft vol-lenk mee. Eventjes is er een break, tijd voor een sigaret. "Ik moet kalmeren," zegt ze, "mijn lijf zit op een high. De voorstelling geeft op zich al een kick, en ik heb dan ook nog eens heel weinig geslapen." Toch stuurt ze in deze laatste repetities de ploeg met rustige, vaste hand. Het is de maturiteit van iemand die steen voor steen haar eigen pad heeft uitgebouwen, in soms moeilijke omstandigheden.

Warlop studeerde in 2004 af aan de Gentse kunstschool KASK met de installatie *Huilend hert, aangeschoten wild*: een verzameling onthutsende beelden waarin performers steeds weer dezelfde repetitieve handeling uitvoerden.

Ze werd opgepikt door de theaterwereld, die vervolgens niet goed wist wat met haar aan te vangen - Warlop weigerde en weigert nog steeds kant te kiezen tussen podium- en beeldende kunsten.

Korte tijd later stapte haar broer uit het leven. De ontreding die dat bij haar teweegbracht, kreeg vorm in *Sportband, afgestrande klanken* (requiem voor Jasper) (2005): een kruisling tussen een sportwedstrijd en een theaterperformance.

ONE SONG grijpt twintig jaar later terug op de vorm van *Sportband*, maar de performance is gegroeid, de muziek is krachtiger, de regie trefzekender. Warlop is geen twintiger meer.

Ze is zelf wat geschrokken van de emotionele impact van het maakproces. Warlop: "Tijdens een van de eerste doorlopen ben ik helemaal gecrasht. Toen Jasper stierf,ervaarde ik het grootste verlies van mijn leven, tegelijkertijd was ik niet afgestudeerd en stond ik aan het begin van een nieuw pad. De vraag van Milo heeft me gedwongen om achterom te kijken, en dat heeft heel wat bij mij losgemaakt. Ik weet nu dat

rouw iets is dat door je stroomt en altijd aanwezig is. *Grief is here to stay*. En je kan je verlies alleen maar samen dragen. Daarom is het zo belangrijk om deze kreet te laten horen; het is een schreeuw van eenheid, van solidariteit."

Warlop draagt een T-shirt met een geprinte afbeelding van Wietse Tanghe, voor al bekend van zijn rol in de televisieserie *Quiz Me Quick*, maar in theaterkringen al jarenlang een *fellow traveller* - en niet alleen artistiek. Tanghe: "Ik ken Miet al heel lang. Haar ouders en die van mij waren goed bevriend, we gingen samen op vakantie. Ik dacht vroeger eigenlijk dat ze familie was. We hebben een heel goede band - een blik volstaat om elkaar te begrijpen."

Het begrip 'familie' valt niet toevallig. Zowel op als naast het podium creëert Warlop voor zichzelf een veilig nest, een gemeenschap van trouwe kompanen op wie ze kan terugvallen in tijden van nood.

De familie Tanghe is trouwens sterk vertegenwoordigd: naast Wietse zitten ook broer Joppe en moeder Karin Tanghe in *ONE SONG*. Dat laatste lijkt verrassend. Karin Tanghe is een bekend schermgezicht (*Kulderippen*, *Flikken*, *Sara*, *Thuis*...) en maakte in het theater vooral naam met klassieke repertoirestukken, destijds in regie van haar ex-partner Dirk Tanghe. Theaterwerk dat onvergelijkbaar is met de explosieve performance waarvan ze nu deel uitmaakt - of niet?

Tanghe veegt met een elegante handbeweging ons hokjesdenken van tafel. "Ik ben al heel mijn leven freelance actrice. Dan doe je van alles en nog wat, van komedies over Franse chanson tot *Thuis*. Zo'n twintig jaar geleden speelde ik al mee in *Sportband*, in dezelfde rol trouwens als de gene die ik nu heb; de enthousiaste sportcommentator op de achtergrond. Ik vind het geweldig om met deze jonge mensen op stap te zijn. Ze lopen over van energie, maar ze zijn ook zeer gedisciplineerd en ze zorgen voor elkaar op een vanzelfsprekende manier. Het is een hecht team."

GOESTING

Dat blijkt ook in de voorstelling zelf, waarvoor de repetities ondertussen zijn her vat. Op de achtergrond moedigen vier supporters de muzikanten-atleten aan met kreten van enthousiasme. En wanneer violiste Elisabeth Klinck de evenwichtsbalk tuimelt waarop ze al die tijd al met bewonderenswaardige cool viool staat te spelen, snelt toetsenist Willem Lenaerts toe om haar met een zetje weer op de balk te helpen.

Warlop: "Ik kies mensen op dynamiek en persoonlijkheid, op hun wil en goesting, veel meer dan op hun technische skills. Ik moet kunnen werken in openheid en vertrouwen, anders word ik onzeker en klap ik toe. Ik ben geen held, hé."

In *ONE SONG* zitten voor de Warlopliefhebber heel wat referenties aan vorige voorstellingen. Danser en cheerleader Milan Schudel roept de draaiende dertienjarige van *Ghost Writer and the Broken Hand Break* (2018) op en manipuleert de plaaste-

'Miet daagt me telkens weer uit. De essentie is dat je moet durven, doen'

ACTEUR WIETSE TANGHE

ren letterborden die doen denken aan *Dragging the Bone* (2014). Het uiteengetrokken drumstel kwam ook al voor in *Fruits of Labor* (2016).

Toch wil Warlop vermijden dat *ONE SONG* uitsluitend een wrap-up van het verleden wordt. "Ik heb aan Milo gezegd dat ik ook een sprong naar de toekomst wilde maken. De figuur van de cheerleader en de gipsen woorden zijn daartoe een aanzet. Mijn volgende project wordt heel sculpturaal, een installatie op een tentoonstelling in Dhaka, Bangladesh. (*glimlacht*) Helemaal uit mijn comfortzone."

Opnieuw, want van comfort was in haar carrière altijd al weinig sprake. En niet alleen wat werkomstandigheden betreft (Warlop werkt al vele jaren zowat als eenmanszaak) maar ook artistiek: geen enkele voorstelling lijkt op de vorige, en dat is een bewuste keuze. Warlop: "Ik pas niet in een mal. Ik weet perfect wat mensen van me verwachten, maar ik wil geen sjabloon zijn. Als ik 's ochtends opsta, is dat om mezelf in de ogen te kijken en me af te vragen waarvoor ik bang ben. Daar wil ik dan naartoe. Zodra je als kunstenaar die reflex verliest, is het gedaan."

Het is precies dat wat Wietse Tanghe blijft prikkelen in zijn samenwerkingen met Warlop. Tanghe: "Miet brengt me er steeds weer toe dingen te doen die uitdagend zijn en me doen groeien. Zingen, draaien als een dertwintjarige. De essentie is dat je moet durven, dat je moet doen."

CONSERVATIEF

Maar voor het naar Bangladesh gaat, dient eerst nog het publiek van het Festival d'Avignon te worden veroverd. Dat belooft spannend te worden, want dat publiek staat bekend om zijn eerder conservatieve én reactieve houding - de Franse toeschouwers zijn een krak in het luidruchtig verlaten van de openluchttribune wanneer een voorstelling hen misnoegt. Hoe ze op een niet-narratief en beeldend bommetje als *ONE SONG* zullen reageren, is dus de vraag.

Voor Warlop is Avignon een cruciale schakel, bekroning én springplank voor ambities die verder reiken dan Europa. Maar net nu de buitenlandse interesse een hoogtepunt lijkt te bereiken, wordt ze in eigen land naar af gestuurd: haar vzw Irene Wool kreeg maar de helft van de gevraagde subsidiegelden. Ze heeft het opgenomen als een persoonlijke vernedering. "Ik heb zoveel energie in dat subsidiedossier

gestoken, gewoon om te tonen dat ik het waard ben. (*slikt*) Ik ben een zot, ik heb de voorbije zeven jaar alles opgebouwd met nauwelijks 160.000 euro aan subsidies - gewoon de schouders eronder en hup. Ik bezit niets: een auto en een rugzak, dat is alles. Maar ik ben geen zeshen meer, hé. Dat ik nu gewoon moet verder prutsen, doet pijn." De eervolle uitnodiging voor haar 'eerste keer' Avignon krijgt zo een wat wrange slagschaduw.

Ook voor Karin Tanghe wordt het overigens de eerste keer in de Franse theaterstad, en daar moet ze, na 45 jaar theaterervaring, zelf een beetje om lachen: "Als dat geen mooie fin de carrière is." Het wordt een hoogtepunt dat ze bovendien samen met twee van haar drie zonen - de derde zoon, Sjoerd Tanghe, is filmmaker - kan beleven. En niet voor eventjes: als *ONE SONG* aanslaat, is de performance wellicht vertrokken voor een internationale tournee van een paar jaar. *En petite famille* - al benadrukken Karin en Wietse liever dat de hele cast *une grande famille* is. Karin Tanghe: "Ik zie dat zitten ja, zo'n tournee met mijn zonen. De vraag is vooral of mijn gasten daar ook zo over denken." Wietse Tanghe: "Tuurlijk zie ik dat zitten! Zowel met mijn moeder als met mijn broer heb ik een hele goede band. Ik vind het een fantastisch vooruitzicht."

Intussen is de repetitie afgerond. De hele ploeg is uitgeput, en vanavond is er nog een try-out - de performers moeten dus hun krachten sparen. Warlop regelt nog wat issues met de props, overlegt met de dramaturgen, en kan dan eindelijk nog een sigaret gaan roken. De sterke verwevenheid tussen werk en leven, tussen het persoonlijke en het artistieke, eist bij momenten zijn tol. Of het soms niet te zwaar weegt, of ze er nooit naar verlangt om 'gewoon' eens een Tsjechov te registreren?

Warlop grijnst bij de suggestie, denkt dan na. "Weet je, ik ben niet iemand die veel boeken heeft gelezen, en dan daaruit iets maakt op basis van mijn inzichten. Ik ben geen theoretische krak. Dit is het enige wat ik heb, als bron voor mijn werk: het leven." Werkt het dan ook andersom, houdt het werk het leven ook gaande? Wat betekent dat voor Miet Warlop, kunstenaar zijn? Het antwoord is kort en direct, en laat maar één haal aan de sigaret op zich wachten. "Alles."

ONE SONG - Histoires du Théâtre IV, 8-14/7 op het Festival d'Avignon, 1-7/10 bij NTGent, ntgent.be

De acteurs voor 'ONE SONG' werden gekozen op basis van hun dynamiek en persoonlijkheid.

© THOMAS SWEERTVAEGHER



'Ik weet nu dat rouw iets is dat door je stroomt en altijd aanwezig is'

THEATERMAKER MIET WARLOP

Dans son magnifique *Mystery Magnet* créé en 2012 il y avait des tubes de peinture qui explosaient en tout sens et transformaient l'espace en vaste all-over à la Pollock. Son dernier spectacle avant *One Song, Springville (revisité)* entame une tournée et elle prépare pour le Kunsten 2024 une nouvelle création appelée *Delirium*.

Le chagrin

Pour répondre à la demande de Milo Rau de raconter son histoire du théâtre, elle est repartie d'un événement dramatique lié à sa première pièce en 2005 : le suicide de son frère. En réponse à ce choc, elle avait alors imaginé un requiem sous la forme d'un concert et d'une performance qui exprimaient la douleur et le deuil, jusqu'à les dépasser par l'épuisement.

Elle reprend aujourd'hui d'une autre manière ce « *concert rituel* ». Les paroles de la chanson *One Song* (imaginées avec l'écrivain Jeroen Olyslaegers) gardent la trace de ce deuil : « *Sauve qui peut avant qu'on crève tous. Toc, toc, toc qui est là? C'est ton chagrin passé. Le chagrin c'est un rocher dans la tête, c'est dur, c'est âpre, c'est inexorable, c'est salé* ». Mais plus loin, la chanson le dit : « *Le chagrin peut mûrir et muer, se changer en raisin sucré* ».

Son concert/performance à Avignon est comme le retour d'une vague d'énergie qui éclate à nouveau dans la cour du Lycée Saint-Joseph.

One Song est aussi pour Miet Warlop un hommage au collectif, à ce groupe sur scène composé d'amis et de complices artistiques. Ils symbolisent une mini-société qui cherche à accomplir ses désirs et à exorciser ses chagrins, par la musique et le sport, jusqu'à un absurde délicieux, surréaliste à la sauce belge.

One Song, au Festival d'Avignon jusqu'au 14 juillet, ensuite en tournée dont au NT Gent du 1er au 7 octobre, au centre culturel de Strombeek, le 26 novembre et au Singel les 24 et 25 mars.

14-07-2022 17:54

Avignon Festival Gets Its Buzz Back - The New York Times

The New York Times

<https://www.nytimes.com/2022/07/14/theater/avignon-festival-kirill-serebrennikov.html>

THEATER REVIEW

Avignon Festival Gets Its Buzz Back

With striking premieres in the main program and enchanting discoveries on the supplementary Fringe, the eminent event in European theater is flourishing after some difficult years.

By Laura Cappelle

July 14, 2022 Updated 5:16 a.m. ET

AVIGNON, France — After two years of pandemic-related disruption, the Avignon Festival is well and truly back. As the event, a longtime highlight on the European theater calendar, got underway here last week, there were familiar sights everywhere. All around the small city center, buzzing crowds filled the streets, while blasé regulars zigzagged between performers handing out fliers for some 1,570 Fringe productions.

That's 500 more shows than last year, when the open-access Fringe — known as "le Off," and running in parallel with the Avignon Festival's official program, "le In" — attempted to find its feet again after the 2020 edition was canceled. While coronavirus cases are rising again this month in France, even masks have been few and far between in the Avignon heat.

In the "In" lineup, one world premiere captured the boisterous mood better than any other. "One Song," developed by the Belgian artist Miet Warlop at the Belgian playhouse NTGent, is loud, preposterous and extremely entertaining — if a little troubling. It requires superhuman feats from a group of musicians, dressed like sports competitors, who are alternately cheered on and screamed down by performers cast as zealous fans, in front of a mumbling referee.

A double bassist plays his instrument horizontally while doing ab crunches; one of his colleagues must jump up and down to reach a keyboard set above his head. A metronome sets the often wild tempo for the production's "one song," composed by Maarten Van Cauwenberghe, which the group performs on a loop. It could hardly be more literal: Its opening lines are "Run for your life/'Til you die."



The cast in "One Song," developed by the Belgian artist Miet Warlop. Christophe Raynaud de Lage/Avignon Festival

Near the end of the performance I saw, the physical extremes that Warlop pushes her cast to execute became a little too real. A violinist who plays on a high beam, sometimes balancing on one leg, became disoriented after jumping off the beam and hit her head hard against it. Despite the concussion risk, she climbed back up and kept going, her face tight with pain.

When the show ended with much of the cast collapsed from exhaustion, the instant standing ovation for the show was more than earned, yet it also felt like "The Hunger Games" for theater aficionados. Still, it is a classic Avignon production: ripe for debate long into the night.

MAMBO[TEATRON](#)**Pura energía**Publicado el [abril 17, 2023](#) por [João Lima](#)

© Michiel Devijver

Ya en el título, la pieza más reciente de la coreógrafa belga Miet Warlop presenta las reglas del juego: una sola canción se producirá y se escuchará a lo largo de toda la performance. Tocada en directo durante la disputa de un partido inusual, tal música será a la vez el motor y el resultado de la actuación de un grupo de músicos-atletas. Entre banderas, uniformes y una parafernalia de aparatos de gimnasio, en la escena todo remite a una recontextualización de las prácticas deportivas masivas.

Aquí, Warlop dedica una mirada decodificadora a los rituales deportivos, exponiendo a través de su dispositivo escénico, una estricta división de las funciones sociales. Hinchas y locutora observan en las gradas, una animadora baila frenéticamente alrededor de la cancha, mientras en el terreno competitivo, los performers demuestran sus habilidades por medio de un gran *tour de force* de resistencia física. Dada la repercusión de los eventos deportivos en la actualidad, en la que jugadores y equipos parecen asumir atributos sobrenaturales, llegando a destronar a los astros del cine y de la música para surgir como auténticos *pop-stars*, no sorprende que aquí la performance en sí misma sea un partido. O mejor, que el partido se convierta en un enérgico concierto de rock.

Lo que vemos es una coreografía concebida como una organización social, cuyo principio de coordinación mecánica regula las relaciones interpersonales con la precisión de las agujas de un reloj. Andrew Hewitt ha mostrado como las dinámicas de las configuraciones performativas, derivan de un contexto político y social más amplio, para luego afirmar que “la coreografía no es simplemente otra de las cosas que ‘hacemos’ a los cuerpos, sino una reflexión sobre – y una actualización de – cómo los cuerpos ‘hacen’ cosas y sobre el trabajo que realiza la obra de arte” (Hewitt, 2008). A través de un circuito cerrado de acciones repetidas, los jugadores comparten un esquema relacional de interdependencia, en el que los cuerpos se convierten en instrumentos al servicio de la vibración sonora.

Atrapados en su propio juego, el equipo de performers implica su motricidad y potencia de actuar para enseñarnos una miscelánea de técnicas singulares. En este entramado, es mediante el esfuerzo físico de cada una que suena la música. Y así, la labor colectiva abre paso a una creciente producción de energía. Al parecer, la física mecánica no dispone de una definición exacta de energía, pero se sabe que es su existencia la que posibilita la ejecución del trabajo. En otros términos, energía es la capacidad de realizar trabajo y, por consiguiente, el movimiento de la energía está ligado al mantenimiento de la economía. En definitiva, la energía está en el centro de la gestión de la fuerza de trabajo.

Por eso, en *One Song*, la obsesiva correspondencia entre los movimientos corporales y la fabricación sonora en un insistente carrusel se asemeja a una cadena de producción industrial. Un bucle de repeticiones y diferencias en la cinta transportadora de la hiper productividad postfordista. Si pensamos en las condiciones cambiantes del trabajo en un mundo de creciente capitalismo global, donde la producción de valor se da por medio de la precarización de la fuerza y de la energía vital, parece ser que Warlop está desafiando la propia noción de rendimiento (cuya traducción al inglés sería precisamente el término “performance”).

La circularidad de las acciones repetidas desprende las nociones de empeño, vigor y sacrificio, acabando por dibujar un aparato disciplinario. Algunas veces nos parece estar viendo a hámsteres en un parque de juegos, o quizás a bailarinas de juguete encerradas en una caja de música. Convertidos en autómatas, los participantes de esta extraña competición comparten un tiempo acelerado, regido por las pulsaciones de un metrónomo. En ese esquema que somete a todos a una temporalidad-turbo ajena, Warlop señala la desapropiación del tiempo en la constitución de nuestras subjetividades. Además, nos recuerda el rol de los humanos en la cadena del determinismo histórico y nuestra impotencia para escapar a ese rol.

Sobre eso, dos momentos del partido-espectáculo son muy elocuentes: el primero es la disputa entre dos jugadores por el control de los BPM (beats por minuto) del metrónomo. El siguiente se trata del cambio de funciones entre los competidores, una vez que ya están exhaustos. Tal como piezas en un tablero, ellos permutan sus puestos pero la estructura del juego sigue intacta. Tic Tac, la prueba no puede parar, no hay tiempo a perder. En esa línea de montaje, Sísifo canta y toca los tambores.



© Michiel Devijver

Progresivamente, el dinamismo persistente de las acciones, al reanudar una y otra vez la misma, siempre la misma canción, genera un torbellino de energía, una gran abundancia de intensidad centrífuga. No obstante, aquí

el esfuerzo no engendra ninguna materia tangible, ningún producto palpable. Sino más bien, si seguimos la lógica utilitarista que rige nuestra época, estaríamos delante de un “derroche improductivo”.

De hecho, la pieza invierte todo su despliegue en una especie de “eficacia ineficiente”. Un proceso en el que la quema de calorías y la fabricación de endorfinas no tienen otra finalidad, ni están al servicio de nada más, sino que son mero residuos, resultantes del consumo de esa misma fuerza. En otras palabras: lo que vemos y oímos surge como la pura producción de energía. Si el potencial humano reside en su capacidad de movilización y en las dinámicas de sus energías vitales, *One Song* asume el dispendio de esa energía corporal como un valor en sí mismo.

No es casualidad que el escritor Georges Bataille incluya justamente el deporte y las artes (entre otras actividades humanas), en la categoría de dispendios innecesarios, o sea, actividades cuya finalidad radica exclusivamente en sí misma. Para Bataille, frente a los cálculos utilitarios de la modernidad, el exceso improductivo sería un acto de insubordinación. Así pues, es reivindicando la noción de *dépense* que él ataca a la racionalidad que aspira a reducir la potencia humana a la producción, consumo y conservación de los medios. Según él, tales derroches sin contrapartida, serían alternativas radicales para superar a esa rigidez utilitarista (Bataille, 2011).

Efectivamente, el sentido de pérdida o gasto es opuesto al principio de equilibrio económico y, en el mismo sentido, sería contrario a la noción de lucro o de plusvalía. El motor del tiempo y de la historia parece decir que toda energía debería dedicarse al trabajo de producción útil. Pero, ¿bajo qué fundamento sería posible medir o rankear los grados de utilidad? Y, del mismo modo ¿por qué limitar la complejidad de la vida a las exigencias de rentabilidad y eficiencia? Es así que la *dépense* revela la arbitrariedad de la idea de utilidad y se insurge contra su dominación, para afirmar que la vida no admite reservas y sólo cobra sentido al liberarse de toda prestación de cuentas.

Es curioso notar que recientemente vimos a otra pieza que también ponía en interacción las esferas de lo coreográfico, lo deportivo y el musical. Así como *One Song*, *Mágica y Elástica*, de Cuqui Jerez, tenía su punto de partida en el juego, para enseguida aventurarse en un delirio deportivo. Ahora bien, mientras en la pieza de Warlop el esfuerzo y el tiempo son concebidos de forma mecánica y acelerada, en *Mágica y Elástica* entrevemos una experiencia temporal extendida y toda una dilatación de las dinámicas coreográficas. Pese a sus singularidades, ambas piezas tienen en común un refinado sentido del humor, además de una presencia sonora capaz de abrir brechas en el formalismo escénico.

En ese punto, cabe destacar la participación musical en el engranaje coreográfico de *One Song*. Desde la coordinación rítmica de las canciones de trabajo, pasando por los himnos de las peñas futbolistas, hasta el trance de los cantos religiosos y los bailes pogo del punk, se conoce el papel cohesionador de la música. Todo es cuestión de ritmo. Ya sea a fin de sincronizar el movimiento físico de las personas, como para hacernos sentir integrantes de un colectivo o impulsarnos a trascender los límites de nuestra existencia ordinaria, parece ser que anhelamos integrarnos a una armonía o pulsación mayor.

Precisamente, la apuesta de la coreógrafa belga es por una disposición performativa coral, en la que los gestos colectivos, aunque dispares o polifónicos, constituyen una única canción. Pero, además de promover el vínculo colectivo, la música va más allá, abriendo líneas de deriva en la rigidez de la estructura de base. En efecto, durante esa vorágine atlético-musical, donde las repeticiones y el derroche de energía conducen al inevitable agotamiento, el sonido instituye una experiencia subjetiva que emancipa el sujeto de la aniquilación corporal. Resulta que, en esos vaivenes, los estados de excitación escapan a las medidas y, finalmente, permiten que la música sea encarnada.

Theater Spektakel

Was für ein Auftakt!

Gestern wurde das Zürcher Theater Spektakel mit Miet Warlops Stück «One Song» eröffnet. Strudeln, strampeln, streben – bis die Bretter schwitzen.



Alexandra Kedves

Publiziert: 18.08.2023, 13:27

1  

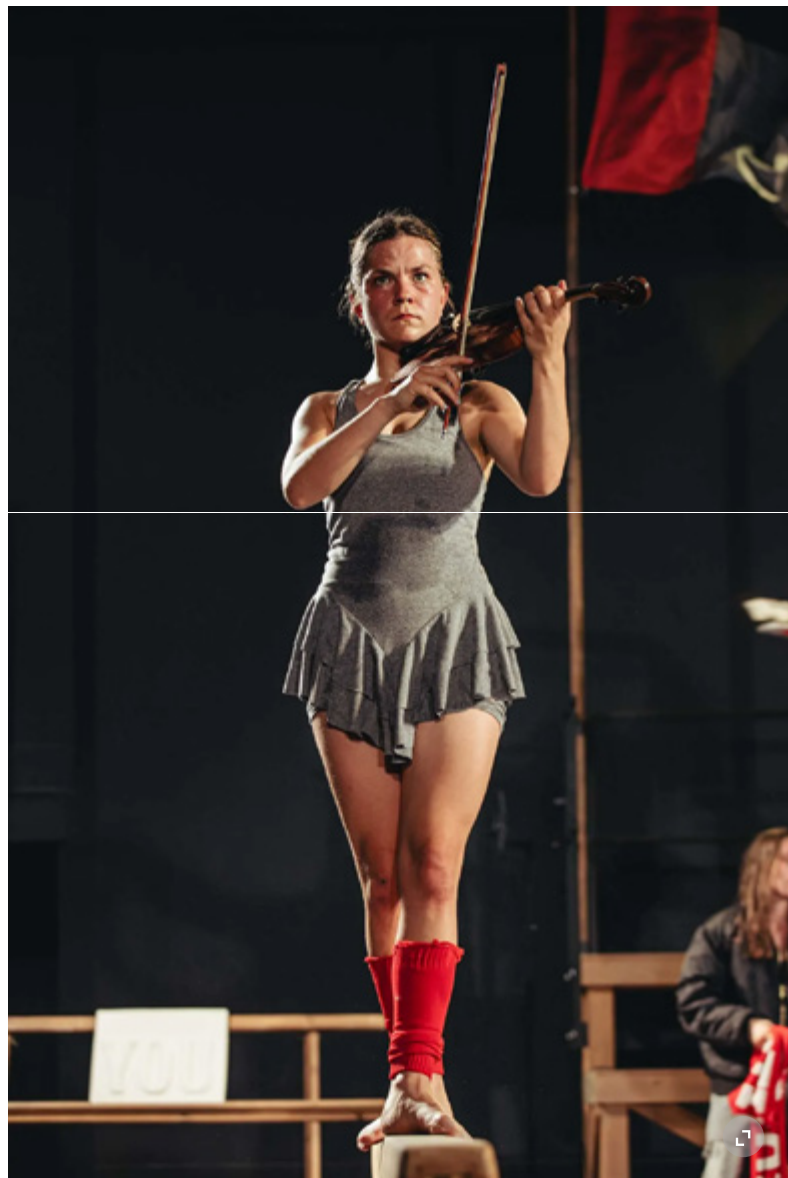


Auf dem Heimweg, nach der Aufführung, flog mein Velo wie von selbst durch die Nacht, als sei es auf Speed: Der «Stoff» dafür kam aus Belgien und heisst «One Song». Was für ein Auftakt zum Theater Spektakel 2023! Oder besser: was für eine Seebühnen-Eröffnung! Schliesslich gabs eine Menge zu sehen an dem lauen Donnerstagabend auf der Zürcher Landiwiese und zudem einen grossen zeitgenössischen Zirkus in der Werft.

Jedenfalls hat Miet Warlops Arbeit, die bereits 2022 bei ihrer Uraufführung in Avignon die Zuschauenden zum Toben brachte, auch in Zürich den Geist des Publikums rein in den Flow und seinen Puls nach oben getrieben. Wie den ihrer rund ein Dutzend Performerinnen und Performer.

So geht auf einer einfachen Holztribüne eine Handvoll Sportfans in die Vollen, angespornt von einem derwischartigen Cheerleader und aufgepeitscht von einer dreibeinigen, irrwitzigen Kommentatorin mit Lautsprecher, die den Sound der Massenhysterie moduliert, ohne dass man mehr versteht als einzelne Wörter. Dazu legen fünf Musizierende auf dem Spielfeld eine etwas andere Sportsession hin: Das Metronom tickt, und die Geigerin zeigt auf einem Schwebebalken akkurate Gymnastik, während sie ihren Geigenbogen zieht.

Der Keyboarder seinerseits hüpft für jeden Tastenanschlag von einem Sprungbrett in die Höhe, weil das Instrument an der obersten Sprosse einer Sprossenwand hängt. Der Schlagzeuger wiederum hastet von Instrument zu Instrument, denn diese sind über die ganze Breite der Bühne verteilt. Der auf dem Rücken liegende Bassist muss für jedes Zupfen ein Sit-up hinkriegen, und der Sänger intoniert, auf einem Laufband rennend, Miet Warlops Text über das Leben, über Tod und Trauer.



Brutal exakt und verschwitzt: die Geigerin im «Song» des Menschen über das ewige «Weiter».

Foto: Michiel Devijver

Dieser basiert auf einem Stück, das die heute 45-jährige Künstlerin 2005 nach dem Tod ihres Bruders geschaffen hatte. Mit der Zeile «Run for your life till you die» startet der einstündige Hindernisparcours, und prompt erscheint die Hürde: «Knock knock Who's there? It's your grief from the past» (Wer ist da? Deine Trauer aus der Vergangenheit.) Das Leben wirft dem Menschen Brocken in den Weg, doch der macht weiter. Und weiter. Bis er nicht mehr weitermacht.

Zwischendurch wollen die Musizierenden Luft holen, Wasser trinken und das Metronom des Rattenrennens auf Langsam stellen. Sie stehlen sich Auszeiten, aber ihre gnadenlosen Fans mit den beschrifteten Schals («schneller, höher, stärker», «now, now, now», «sans peur!», «shut up!») beschimpfen sie, treiben sie an, und schon wird der Song noch einen Zacken lauter und geschwinder wiederholt.

Rennen, bis die Bretter schwitzen und die Trauer sich verflüssigt, als Wasser von der Decke auf die Bühne rinnt, vom Himmel auf die Erde: «Grief is like a liquid and it never goes away» (Trauer ist wie eine Flüssigkeit und verschwindet nie). Miet Warlop, von Haus aus bildende Künstlerin, hat eine Messe über die Grausamkeit des Lebens und die Resilienz des Menschen geschaffen. Dieser ist ein Sisyphus, blind für die existenzielle Sinnlosigkeit, ein Hamster, angesichts seiner Endlichkeit unermüdlich im Rad kreisend.

Alle stimmen ihn an, den Song über das ewige Strudeln, Strampeln und Streben, die Stars und die Bewunderer auf der Tribüne (und wir) – allem Schmerz zum Trotz. So steckt in dem Lied, das hier auf Ohrstöpselstärke anschwillt und dessen hart getrommelter Rhythmus die Zuschauerplätze erschüttert, auch das Potenzial zur Einheit, zur Gemeinschaft aller Kämpfenden, Trauernden.

Den Anstoss für das Werk gab übrigens der Schweizer Milo Rau, damals Intendant des NTGent, der Miet Warlop mit einer Folge für die Serie «Histoire(s) du théâtre» betraute – es sei ihm gedankt. Und jetzt: weiterlaufen. Direkt ans Theater Spektakel.

Weitere Aufführungen: 18./19. August. Zudem zeigt Miet Warlop das Familienstück «After All Springville»: 30. August, 1./2. September.

Alexandra Kedves arbeitet als Kulturredaktorin im Ressort Leben. Sie schreibt schwerpunktmässig über Theater sowie über gesellschafts- und bildungspolitische Themen. Studium der Germanistik, Anglistik und Philosophie in Konstanz, Oxford und Freiburg i Br. [Mehr Infos](#)

Fehler gefunden? [Jetzt melden.](#)

30/11/2017

Spectacle : un nouvel accès de délire pour Miet Warlop

Spectacle : un nouvel accès de délire pour Miet Warlop

« Fruits of Labor », de l'artiste belge, est à l'affiche du festival Mesure pour mesure, à Montreuil.

LE MONDE | 30.11.2017 à 09h08 | Par Rosita Boisseau



« Fruits of Labor », un spectacle de Miet Warlop. MIET WARLOP

Envie de régression ? Besoin d'une joyeuse déjante en pleine chute du baromètre ? De fêter Noël avant l'heure ? Il y a un peu de tout ça dans le concert performance *Fruits of Labor*, mis en scène par l'artiste belge Miet Warlop pour un trio guitare-basse-batterie. Rock bouillant, *songs* planants, costumes frais sortis du marché aux puces de Bruxelles, *Fruits of Labor*, à l'affiche du festival Mesure pour mesure, au Nouveau Théâtre de Montreuil (Seine-Saint-Denis), fait tourner un manège effréné avec *dancing queen* et Jésus-Christ caracolant en tête de casting.

Depuis son spectacle *Mystery Magnet* (2012) et ses bonbonnes de peinture explosives qui imposaient l'art de peindre comme un jeu de massacre, on connaît le tempérament extrémiste de la plasticienne et metteuse en scène. Trash mais bon enfant, joueuse avec invention, elle possède surtout une façon unique de faire corps avec le décor. Au point de concevoir des mondes hybrides entre chair, plastique, métal, tissu, peinture, comme si tout ne faisait qu'un sur le plateau. D'un monde en morceaux, elle rafistole un spectacle total dont elle est l'héroïne mutante. Et c'est le geste d'inclusion de la performeuse qui rend l'ensemble, si foutraque soit-il, profondément organique.

UNE MACHINE
CRACHE UN JET
DE PEINTURE
JAUNE SUR UN
TAMBOUR QUI
RECYCLE LE
LIQUIDE EN
BOUCLE

Avec *Fruits of Labor*, Miet Warlop, qui en a écrit et interprète les chansons, poursuit sa quête d'un art en action et en direct. Avec ses complices, elle chante, arrose le plateau de talc, aménage et déménage l'espace pour faire advenir un vivant package d'instruments de musique et d'accessoires ; dont un doigt-aspirateur de sa fabrication. Au rang de ses inventions les plus épatantes, le show profite d'un système hydraulique mis au point par la bricoleuse en chef. Une série d'averses tombées des cintres sur la batterie fait ainsi surgir un concert inopiné ; une machine crache un jet de peinture jaune sur un tambour qui recycle le liquide en boucle. Dans le moindre recoin du plateau, ça arrose et éclabousse. Avec une économie paradoxalement écolo : rien ne se perd, tout se transforme et se recrée en permanence.

Dans cette débauche malicieuse où le robinet du délire est ouvert à fond, Warlop affûte son talent de magicienne qui veut que tout s'anime autour d'elle. Les rideaux volent ; la caisse claire marque le tempo sans instrumentiste ; une sphère blanche téléguidée se balade. Plus vite, le tournis s'empare du plateau et les tournettes s'affolent, métamorphosant au passage les musiciens en sculptures.

30/11/2017

Spectacle : un nouvel accès de délire pour Miet Warlop

Une fois encore, comme dans son solo *Dragging the Bone* (2014), qui recyclait les composantes d'une exposition, l'inerte et le vivant fusionnent dans une transe qui fait décoller la fusée Warlop.

Apprentis sorciers

Pour épauler celle qui se prend naturellement comme objet d'expérience plastique au même titre qu'une toile, il fallait une bande de lascars solides, ouverts à toutes les acrobaties. Les acteurs et musiciens Joppe Tanghe, Wietse Tanghe, Tim Coenen et Seppe Cosyns assument à fond et dans la joie. Ils endossent les rôles d'apprentis sorciers, d'accessoiristes, et se déchainent sur leurs instruments torse nu sous la pluie sans se prendre les pieds dans les tuyaux multicolores.

Burlesque et libérée, cette performance, qui veut, selon Miet Warlop, « *secouer la panique et l'anxiété qui nous plombent* », atteint sa cible. Lundi 27 novembre, pour l'ouverture de Mesure pour Mesure, elle a fait se poiler léger toutes les générations et laissé des impressions rétinienne longue durée. Sans compter que la musique est bonne et tient chaud.

Fruits of Labor (<http://www.mietwarlop.com/portfolios/fruits-of-labor/>), de Miet Warlop. Jusqu'au 4 décembre (sauf le 1^{er}), au Nouveau Théâtre de Montreuil, à Montreuil (Seine-Saint-Denis). Dans le cadre du **festival Mesure pour mesure** (<http://www.nouveau-theatre-montreuil.com/fr/programme/temps-forts-et-festivals/mesure-pour-mesure>). De 8 € à 23 €. **nouveau-theatre-montreuil.com** (<http://nouveau-theatre-montreuil.com/fr/programme/fruits-of-labor>)

1-9-2014

Review: Mystery Magnet :: Features :: Performance :: Time Out Singapore



Review: Mystery Magnet

★★★★★ Performance, Reviews, Things to see



Print

Email

Vind ik leuk

33

Tweet

4

+1

1

Share

109

The second show to open as part of the Singapore International Festival of Arts (SIFA) brings plenty of colour, confusion and chuckles, says **Gwen Pew** as she ventures into the wonderful world of *Mystery Magnet*



First published on 15 Aug 2014.

If you go into the show expecting a logical plot, you will no doubt leave with a crushing sense of disappointment. But if you go with a wide open mind, we promise you'll have a lot of fun. Created by Miet Warlop and performed with Belgian theatre company Campo, *Mystery Magnet* is one of the most bizarre productions we've seen in Singapore for a while. Combining performance with visual art and sound, the scenes that flourished before us got increasingly messy, violent, but also deliciously provocative as the show went on.

There's just one man in the beginning, lying on the floor wearing a fat suit hidden beneath a dress shirt and pants, as a monotonous thumps of heartbeats pound the air. Once he rolls over and eventually finds his way up, things began to get weirder, and weirder, and weirder still. Over the next 45 minutes, the images we witnessed include people disguised as pants, laughing and taunting the fat man; someone with a brightly-coloured, oversized mop as her head stapling another one of her fellow creatures to the on the giant white canvas that sits at the centre of the stage, before throwing up rainbows of paint; and a butt-naked man wobbling on a pair of heels and a horse tail as a woman rides him around the stage.

At one point, a remote-controlled shark balloon floats through a hole in the canvas and comes up above the audience's heads, drawing laughs and screams; at another point, hundreds of

1-9-2014

Review: Mystery Magnet :: Features :: Performance :: Time Out Singapore

colourful darts are thrown from behind the canvas to land randomly – and lethally – across the floor. As we sat there engulfed in pink, yellow, green and purple smoke in one scene, we couldn't help but feel like we were living in someone's – perhaps the fat man's – drug-induced dream.

As many have pointed out in the past, there are plenty of references to the art world – the canvas wall ends up looking like a Jackson Pollock painting, the shark is a potential nod to Damien Hirst, and the final choir of inflatable, gaping white figures bear some resemblance to Edvard Munch's 'The Scream' – but it doesn't mean that you won't enjoy it if you don't catch all the allusions. The takeaway for the show depends entirely on you. Rather than telling a story, Warlop instead creates a world of beautiful chaos (not unlike what an artist's exploded mind may look like) in which things happen without rhyme or reason. It induces all sorts of complex emotions, from disgust to euphoria, while inviting the audience to be the judge of the characters' actions – they are violent or playful, lonely or mischievous, brilliant or idiotic.

Ultimately, it blurs all the boundaries and raises questions that can yield very different answers and conclusions, and that's the genius of the show: you're absolutely free to leave the theatre thinking it's the best or worst experience you've ever had, but either way, there's no denying that this is one hell of a feast for the eyes and the mind. And, in our opinion, a magical mystery tour with so many possibilities is definitely one that should not be missed.

***Mystery Magnet** is part of SIFA 2014 and showing at SOTA Studio Theatre until 16 Aug.*

By **Gwen Pew**



Print



Email



33



4



1



109

Readers' comments

© 2007 - 2014 Time Out Group Ltd. All rights reserved. All material on this site is © Time Out.

The Guardian

Fierce festival review - a daring whirl of theatrical thrills

Various venues, Birmingham Aided by hula hoops, raw chicken and animatronic dogs, the performers in this six-day series of shows embarked on a quest for emotional connections

Gareth Llŷr Evans

Mon 21 Oct 2019 11.28 BST

Communion, empathy, resistance and joy ... Writing in the programme of this year's beautifully curated Fierce festival, artistic director Aaron Wright said that these were the elements that characterised this six-day festival - and these four qualities were abundant in the performances I saw. As was, appropriately enough, a fierce sincerity.

Communion featured in Belgian artist Miet Warlop's astounding and exhilarating Ghost Writer and the Broken Hand Break. Warlop and two other performers whirled away while remaining in lit circles for 45 minutes. Its simple act of balance and velocity rendered extraordinary through repetition and duration, made all the more impressive with music and percussion that made me feel as if my blood was vibrating.



Balance and velocity ... Ghost Writer and the Broken Hand Break.
Photograph: Reinout Hiel

LA VANGUARDIA

Quotidiano

Data 27-07-2019

Pagina 34

Foglio 1

La creadora belga triunfa en la Bienal de Venecia con la explosión surrealista de 'Mystery magnet', que se verá en el Lliure

Miet Warlop, representar lo invisible

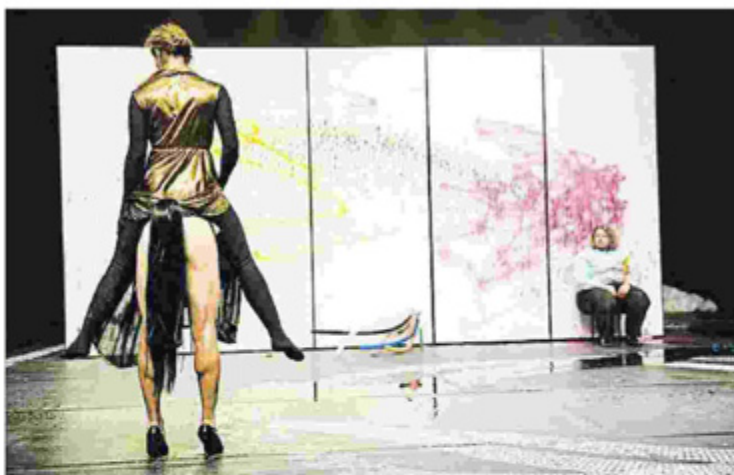
JUSTO BARRANCO

Venecia
Enviado especial

El teatro y las artes visuales son la pareja del momento. Por lo menos en Venecia. En la potente Bienal de Arte de este año, abierta hasta noviembre, el pabellón ganador, el de Lituania, es literalmente una representación: han metido en él una playa de arena con veraneantes sobre sus toallas a los que el público observa desde el piso superior cómo leen, se ponen crema y toman el sol. Y, al revés, en la Bienal de Teatro de Venecia que tiene lugar esta semana y la próxima, las artes visuales toman los escenarios con piezas fascinantes como *Mystery magnet*, una propuesta de la belga Miet Warlop que en estos momentos triunfa por toda Europa y que en octubre se verá en el Teatre Lliure barcelonés.

Warlop (Torhout, 1978) condensa en 50 minutos un aluvión de sorprendentes y divertidas imágenes que por momentos parecen una imposible mezcla de *La matanza de Texas* repleta de humor mudo, más la pintura de Miró y Pollock. Magia escénica con una continua explosión de colores, con surrealismo por doquier y con deseo, crueldad y destrucción... siempre hilarantes. Y todo lo que pasa en escena, como en la vida, deja sus huellas, de modo que cuando el espectáculo acaba, la limpieza del desastre de líquidos y colores se convierte en otra performance con un ejército de fregonas.

"El surrealismo -reflexiona Warlop mientras desayuna unos huevos con bacon- viene de donde

Una de las surrealistas escenas de *Mystery magnet*, de Miet Warlop

vienes. En Bélgica hay mucho humor absurdo en la gente y en el escenario. Lo surreal lo llevo en los genes. También lo he necesitado bastante en mi vida. El surrealismo nace de algo que tú piensas que sería de un modo y luego es o sucede de manera completamente diferente. Así que... mente flexible. Es mi manera de escapar", señala. Con voz grave hasta para reírse a carcajada limpia, Warlop explica así su mirada en vez de atribuirlo a que estudió artes visuales. "En realidad estudié en una escuela en la que no importaba tanto el medio como

quién eras y qué querías hacer. Luego ya verías qué medios encajaban mejor para tus ideas, fueran una película, una escultura o un texto". Su premiado trabajo de graduación fue una instalación habitada, seis cuadros vivientes. Y en 2012 llegó *Mystery magnet*, que le ha abierto camino a ella y a la escena joven europea. "Encontré lo mío: estar en escena, poder ir hacia otro lugar completamente distinto en mi cabeza, abrir el muro tras nosotros y mostrar el backstage, que la gente vea en directo la maquinaria y donde creas las cosas, el taller", señala. Y explica

que en la pieza quería tener el pincel en el escenario como un personaje y dibujar las acciones literalmente: "Si ves la escena final puedes rastrear todas las escenas anteriores. Quizá quería hablar de las huellas de lo que hacemos y como sería si todas fueran visibles, quizá nos entenderíamos mejor. Conocernos a nosotros mismos es el mayor mensaje hoy en día en el mundo".

Siete años después, no para de evolucionar y monta obras como *Ghost writer and the broken hand break*, 45 minutos con tres performers, incluida ella, girando sin pa-

rar como giróvagos soñes, tocando instrumentos, cantando. Un éxtasis con el público sentado alrededor y un éxito en la Bienal. "Mi firma teatral es representar un sentimiento desconocido o inquietante mientras ves otra imagen, representar otra cosa que lo que ves. A veces pienso que lo que debemos hacer en

"Conocernos a nosotros mismos es el mayor mensaje hoy en día en el mundo", señala la artista

arte es mostrar lo invisible. Pueden estar en escena diciendo -pone voz cazallera- 'el mundo se hunde, no podemos más' y no habrá malentendidos. Pero en mis piezas busco algo más que está ahí. Se trata de qué hay y de qué necesitamos. Hace dos años creé *Fruits of labor* por la bomba del metro de Bruselas. Había tanto miedo que lo podías sentir. Quizá en toda Europa hay miedo hoy. En la pieza estaban estos temas, había canciones y debíamos respirar juntos con esos problemas para relajar el cuerpo en vez de poner todos los músculos alrededor del corazón para no morir. La gente se sintió más ligera. Hoy no es tiempo de ponerse en medio del escenario y dictar cuál es el problema", razona, y concluye: "Quizá no se trata de dar en el teatro los problemas de la radio sino de ser generosos y pensar qué necesita la gente, quizá algo de descanso de lo que pasa y herramientas para resolverlo".



DELTEATRO.IT (WEB)

Data 31-07-2019

Pagina

Foglio 1 / 3

Home

Recensioni

Anticipazioni

News

Palazzi consiglia

Video

Chi siamo

Contatti

dT in English

Cerca



Recensioni & news di teatro contemporaneo, danza, opera, arti performative



Recensioni

News

Danza

Palazzi consiglia

Tutto il Web ne parla

I Post di Palazzi



Cerca

Palazzi Consiglia: buon teatro!



Dal 19 al 26 luglio 2019

Post più popolari



Biennale Teatro 2019: cosa ci è piaciuto. Prima parte



Nel tempo degli dei



Biennale Teatro 2019. Seconda Parte



Salvate il danzatore Polunin



L'amante di Pinter nell'intrico dell'io

LUG
31
2019

Biennale Teatro 2019. Seconda Parte

Admin Arti performative • Recensioni • Recensioni Gregori • Teatro • Approfondimenti

Condividi



Termina il nostro resoconto dell'appuntamento lagunare. Fra sorprendenti spettacoli per ragazzi, cristallini talenti visionari, proposte cui gioverebbe qualche "taglio"... e anche qualche delusione – Maria Grazia Gregori

Due spettacoli che distano fra di loro ben sette anni nella vita della belga **Miet Warlop**, mostrano l'evolversi intelligente e creativo di un vero talento. Il primo, **Mystery Magnet**, decisamente ispirato all'action painting, si svolge sotto gli occhi di un signore (un guardiano?) dalle misure decisamente fuori squadra che vede mutare sotto i suoi occhi la bianca parete, di fianco alla quale sta seduto, che si riempie di colori, grazie a figure dalle immense capigliature che ne nascondono il volto, pantaloni che vagano qua e là trasformandosi in sederi umani e poi posteriori di cavallo, freccette di tutti i colori che volano nell'aria, impensabili squali di gomma che vorrebbero assalire chicchessia, lasciando comunque un segno di sé sulla bianca parete che poi si apre rivelando un vero e proprio agglomerato di oggetti che si ammucchiano apparentemente senza senso gli uni sugli altri.

La seconda performance è magnifica, assolutamente diversa dalla prima. **Ghost Writer will broken hand break**, dice il suo titolo. Entriamo al buio, di fronte a noi c'è uno spazio vuoto dove sono disegnati tre cerchi e in mezzo a ciascuno di essi ci sono due uomini e una donna, ognuno con una delle due mani di diverso colore: verde, gialla, rossa. Inizia la musica e tutti e tre cominciano a ruotare senza mai fermarsi. Ognuno ha uno strumento. Da usare. Via via la musica si fa più veloce, inseguita dai tre performer che si scambiano, continuando a ruotare, il cerchio all'interno del quale agiscono, per quarantacinque minuti, posseduti dalla musica, creando situazioni diverse che si trasmettono a tutto il corpo. Sono formidabili fino alla fine.

REEKS KOM IN MIJN KOT

‘Kunst mag niet té heilig worden’

Als je binnenkomt in het atelier van Miet Warlop, lijkt je wel een bezoeker van een overzichtsexpo van haar werk. Maar er worden ook nieuwe plannen gesmeed.

Charlotte De Somvielle
Maandag 20 juni 2020 om 2:25 uur

Miet Warlop (42) – naar eigen zeggen altijd ‘gezond overmoedig’ – wringt haar voeten in de pumps die ze op twee krukjes heeft gegeven. Onder het goedkeurend oog van de fotograaf zet ze met de bizarre stelten een paar stappen, als Gulliver in het land van de Lilliputters. ‘Achter de hoek staat een nog grotere versie, maar dan breek je gegarandeerd je enkels!’

Sinds haar verhuis van Gent naar Brussel anderhalf jaar geleden brengt Warlop haar dagen door in LaVallée, een voormalige wasserij in hartje Molenbeek waar 150 creatievelingen huizen. Haar atelier voelt als een sprong in de tijd, een spontane overzichtstentoonstelling van vijftien jaar prettig gestoord kunstenaarschap op het snijpunt tussen theater en beeldende kunst, circus en dans.

Aan touwen hangen de felgekleurde handschoentjes uit *Ghost writer and the broken hand break* (2018), een meditatief rockconcert waarin Warlop een uur lang als een derwisj rond haar as draait. De dartpijltjes en ontplofte verfballonnen herken je uit *Mystery magnet* (2012). Op een tafel staat het gipsen minirokje uit *Dragging the bone* (2014) waarmee Warlop over het podium rolde tot het vol lag met brokstukken. Zo frivool kan destructie zijn. Aan de muur hangt een papiertje met vijf kernwoorden: iconic, energy, mythical, absurd, texture. Het is de as waar Warlop haar ideeën aan afmeet.

Anarchie

De voorbije tien jaar toerde Warlop aan een moordend tempo door binnen- en buitenland. Het verplichte nietsdoen tijdens de coronacrisis kwam als een cadeau. ‘Sinds ik afstudeerde in de master Multimediale Vormgeving in 2004, ben ik aan één stuk door blijven gaan’, vertelt ze in haar sappige Gents-West-Vlaams accent. ‘Ik voelde me vaak opgejaagd, terwijl ik eigenlijk een trage werker ben en makkelijk twee jaar over een nieuw stuk doe. Nu heb ik meer ruimte in m’n hoofd.’

En tijd om in haar archief te duiken. Op haar laptop toont Warlop een ruwe videomontage van allerhande tests en probeersels. ‘Omdat ik vaak al-

leen werk, heb ik sinds m'n twintigste alles gedocumenteerd. Het plan is om een visuele terugblik uit te brengen, een ode aan twee decennia spelen, absurditeit, plezier en anarchie.'

Warlop is een kunstenares met obsessies, zoveel is duidelijk als je in haar studio rondkijkt. Steeds weer duiken dezelfde motieven op: afgietsels van opengesperde monden, al dan niet met uitgevallen tanden. Gracieuze handen in wit plaaster. Replica's van sneakers en benen die op wandel zijn zonder hoofd. Spookachtige slapstick. 'Ik vind het prima om mezelf te citeren en telkens dieper op een idee in te gaan. Zo kondigt het eindbeeld van een voorstelling meestal al mijn volgend werk aan. Ik werk niet projectmatig maar eerder doorlopend en af en toe trek ik rond een paar dingen een grote strik.'



Wie het schoentje past ...

'Ik werk niet projectmatig maar eerder doorlopend en af en toe trek ik rond een paar dingen een grote strik'

Een creatieproces vertrekt voor Warlop vaak vanuit het materiaal. 'Ik wissel het figuurlijke graag met het concrete en zoek naar onverwachte combinaties die voor een nieuwe betekenis zorgen,' zegt ze terwijl ze een in brons gegoten zakdoek van twaalf kilo opheft. In de installatie *The big bad cold* (2016) laat ze die tien minuten door een bodybuilder dragen tot er 'tranen' van zweet op zijn lichaam parelen.

Cheerleaders

Warlops atelier is een 'mental space' waar ze het liefst alleen werkt. Ze heeft er ook een slaapkamertje voor als het laat wordt. Op een bepaald moment zit haar werk er echter op en wil ze dat haar sculpturen tot leven komen, energetisch worden. 'Dit is niet gebroken, maar gebruikt,' zegt ze nadrukkelijk terwijl ze naar een letterplaat vol barsten wijst, deel van een sculpturaal gedicht. 'In een solitair werkproces kan je kunst té heilig worden. Daarom vind ik het zo bevrijdend om objecten uit te leveren aan een groep muzikanten en performers die er iets volledig an-

ders mee doen. De Duitse kunstenaar Jonathan Meese maakt 300 schilderijen per dag omdat schilderen voor hem een spel moet blijven. Daarmee voel ik me verwant.'

Ideeën loslaten kost Warlop dan ook geen moeite. 'Het probleem is dat ik er meteen nieuwe heb, het is bijna een ziekte.' De lockdown zorgde voor focus. Ze broedde verder op haar fascinatie voor pomponnen, die ze graag in een installatie met neergevallen cheerleaders wil verwerken. 'Ik hou van de banaliteit van dat object. Met een in slieren geknipte plastic zak bezweren we onze drang naar succes, overwinning en plezier. En over het vrouwelijk schoon dat deze rituelen uitvoert, valt in deze tijd natuurlijk ook iets te zeggen.'



'Ik kan een idee wel loslaten,
maar het probleem is dat ik
meteen nieuwe ideeën heb, het is bijna een ziekte'

... trekke het aan. ss

Milo Rau nodigde Warlop ook uit om een vervolg te breien op de Histoire du Théâtre-reeks. Het wordt de eerste keer dat ze met tekst zal werken, geïnspireerd op het generische taaltje van vloggers. Aan de muur hangt een moodboard met een paar fictieve quotes die zo uit de mond van Kylie Jenner kunnen komen. 'Kan je iets betekenisvol zeggen via zo'n random format? Met een jonge politiek filosoof ben ik nu via Whatsapp aan het leren vloggen'. Ze zet een hoog Engels stemmetje op: 'Oh my god, I feel so empowered in my femininity! Dat is vooral nog lachen nu het project een jaar is uitgesteld door corona. Het trekt me aan om iets uit te proberen dat buiten mijn comfortzone valt. Ambacht is prachtig, maar je kan er ook veel achter wegsteken.'

10

SPRINGVILLE—MIET WARLOP | ROB VANDERBEEKEN

WE ALL GO DOW

De apocalyps lijkt overal. Hoe je daar als theatermaker mee aan de slag kunt, toont Miet Warlop in *Springville*. Het is gewoon een kwestie van de juiste slapstick.

In het boek *La Société du spectacle* (1967) en de gelijknamige film die er zes jaar later op volgde, wees Guy Debord er ons op dat wij steeds meer in een spektakelcultuur leven. Cruciale impasses, zoals onrecht, oorlog of terreur, gaat men uit te weg door er een mediaspektakel van te maken. Daar staren we dan naar, passief maar verbaasd, tot we het beu zijn. Terugdenkend aan Debord kun je vandaag heel wat vragen stellen bij de grote interesse van kunstenaars voor allerhande catastrofes. Die dreiging is zeker reëel en vraagt alle aandacht, maar hoe gaan we daarmee om zonder steeds opnieuw in vermaak en trendy spektakel te vervallen? Anders gezegd, indien een kunstenaar nog geëngageerd wil zijn, hoe is dat in deze postpolitieke tijd dan nog mogelijk? Ook de kunstenaar kijkt immers radeloos naar de hedendaagse mens, die alles lijkt te doen om zijn ondergang te bewerkstelligen. Een kunstenaar kan natuurlijk zijn artistieke ambities opzij schuiven en zijn talent en bekendheid benutten als sociaal werker, weldoener of militant. Maar hij kan ook gewoon kunstwerken maken waarin de tijdgeest een gezicht krijgt, die door hun esthetische vorm iets openbaren aan de toeschouwer die ondertussen ook wel al weet dat de catastrofe nakend is en dat hij daar in zijn eenzame wereld aan kan veranderen. Zo'n werk is *Springville* van Miet Warlop, dat vorige lente in première ging in Buda Kortrijk, van Amsterdam tot Zurich toerde en in januari in het Kaaitheater te zien was. In vergelijking met Hollywood-blockbusters als *2012*, *Armageddon* en *Independence Day* laat *Springville* sensatiezucht, escapisme, *Schadenfreude* en de romantiek van de ondergang zoveel mogelijk terzijde. Door een systematische loskoppeling van angst en extase kan Warlop met de catastrofe aan de slag zonder dat het al te ernstig of zwaarwordend wordt. Vorm en schoonheid worden zo werktuigen in een zuiver en zelfs vrolijk spel dat vooruitblijkt op het uitzichtloze. Deze apocalyptische fantasmagorie bruist daarbij van de absurde maar vitale hoop. En dat biedt wellicht heel wat toeschouwers een heuse catharsis. Nochtans ontleent *Springville* zijn meerwaarde vooral aan het eigenzinnige artistieke opzet. De voorstelling biedt weliswaar heel wat spektakel, maar hier wordt dat zowel inhoudelijk als vormelijk op de korrel wordt genomen.

ANIMATIE MET DE CHAOS

Miet Warlop studeerde 3D/multimedia aan het KASK, Hogeschool Gent, en won in 2003 Theater aan Zee met haar afstudeerproject *Huillend Hert/Aangeschoten Wild*. Daarna maakte ze *Sportband/Afgetruinde Klanken*. Ze werkte bij het atelierproject De Bank van Victoria en realiseerde er *Grote Hoop/Berg*: een reeks stadsspectacles en twee solo's. Met *Springville* laat Warlop niet alleen de tweeledigheid in de titels van haar werk achterwege, ze maakt ook de overstap van performance naar een productie waarin zij zowel regisseur en scenograaf als performer is. In *Springville* komt het decor tot leven in en rond een kartonnen huis van een man die iedereen en niemand is. Vlak voor de voeten van het publiek loopt een opeenvolging van vreemde wezens tegen elkaar aan: een gedekte tafel met vrouwenbenen op hakken, een oververhitte elektriciteitskast, een geheimzinnige verhuisdoos, een jogger met een lijf van tweeënhalve meter. Een voor één gaan ze eraan, waarna de ondergang van het huis aan de beurt is. De titel kan verwijzen naar de film *Dogville* van Lars von Trier. Die brengt een theaterstuk binnen het filmmedium, terwijl *Springville* eigenlijk een stille film vertaalt naar het theater. Warlop wil met de titel *Springville* echter vooral verwijzen

naar een plek die overal en nergens is, zoals er in de VS talloze, anonieme dorpen met die naam bestaan, of zoals het intussen beruchte Springfield uit *The Simpsons*. Daarmee benadrukt Warlop dat de catastrofe overal kan toeslaan, zoals je ook bij de slachtoffers geen onderscheid in ras, geslacht of afkomst kunt maken. Bovendien toont ze op deze manier dat het noodlot vanuit een individuele optiek niet noodzakelijk een wereldramp hoeft te zijn. Het kleine private verdriet, de persoonlijke zwaartekrachtspanne, is dikwijls een ware ramp die onze hele leefwereld ondersteboven haalt.

Met *Springville* doet Warlop in de schouwburg wat een aardbeving doet met een stad of een orkaan met een park: de orde der dingen totaal door elkaar halen en aan de hand van die chaos een nieuwe en betekenisvolle regelmaat creëren. Warlop vertrekt onder meer van foto's over het effect van catastrofes. Een auto staat recht tegen de zijkant van een huis, met zijn voorkant naar de hemel gericht. Een nette tuinstoel is verhuisd naar het dak. Een ondergelopen vakantiehuis werd door de plotsse vrieskou omgetoverd tot een hagelwit paleis van sneeuw, rijk en sierlijke ijskegels. In deze herschikking ziet Warlop poëzie en een dwarse schoonheid, die zij als startpunt neemt voor een experiment met materialen, objecten en eigen bouwweis. Tijdens het creëren laat zij zich dus niet leiden door grote ideeën of overkoepelende schema's. Van het

Deze apocalyptische fantasmagorie bruist van de absurde maar vitale hoop

een komt het ander: met trial and error knutselt zij stapsgewijs van alles in elkaar, tot er iets opduikt dat de moeite van het kijken waard is, maar waarvoor je geen pasklaar etiket hebt. Het is nu zo, maar het had evengoed ook helemaal anders kunnen zijn. In *Springville* worden sketches samengebracht en vormen zij een fantasierijk verhaal.

DOOS MET KARAKTER

Wat aan de voorstelling meent opvalt, is de systematische omkering. Het zijn de rekwisieten die tot leven lijken te komen en het stuk spelen, terwijl de acteurs de rol van figurant of decorstuk vertolken. Uit de schouw van een groot kartonnen huis dat centraal op scène staat, verschijnt een lange plastic rookpluim. Plots keilt een man in pak een vuilniszak door het raam. Wat later komt een verpakkingendoos op twee benen van achter het huis gewandeld: hij snuffelt in die vuilniszak via een papieren posterkoek. Daarmee verschijnt eigenlijk pas vrij laat het eerste personage op scène: een onbestemd en onvatbaar ding, een mogelijke metafoor voor een dalkloze, de verstoten 'ander', of een vergeten overbergdoos vol verwaarloosde herinneringen. Of de opstand der verpakking, en tegelijk ook niets van dit alles. 'De doos' heeft meer weg van een figuur uit een stripverhaal of een animatiefilm. Maar net als de andere figuren heeft ze haar eigen karakter en gevoeligheid.

De 'man' keert nog een aantal keer terug en houdt zo het verhaal tussen de figuren gaande. Plots loopt hij het huis uit, stelt zich vlak voor het publiek en begint een onbedrukte krant te lezen terwijl het deuntje van de ooit zo populaire serie *The A Team* weerklinkt wanneer de man de krant opent. Als hij opgezocht wordt door de doos en het leven van alledag hem zo tot de orde roept, weet hij zich geen raad. Bij zijn laatste opkomst zaagt hij de joggende reus handmatig in tweeën, kop en lichaam uit elkaar. Moet de ander kapot omdat die vroeg



tafel en doos © Reinout Hiel

of laat ons genot zal stelen?

Nadat alle figuren hun persoonlijke catastrofe ondergingen, doemt van alle kanten tegelijk de globale catastrofe op. Een smeulende wolk sist als een giftige lavastroom onder het huis door. Van achter blaast er zich een gigantische luchtkrak op, die als een plastic tsunami het huis optilt en blaakt zet. Dan valt het huis in twee stukken uiteen. Alleen een broze binnenkant van piepschuim blijft overeind staan. Op de première in Buda Kortrijk eindigde dit zwarte sprookje met het smelten van deze binnenkant als een ijsberg, maar dan in een giftig bad ammoniak. Omwille van veiligheid moest Warlop daar bij hernemingen een alternatief voor voorzien. De piepschuimen binnenkant breekt nu in stukken en zakt plots ineen: het lijkt een implosie, als bij de laatste vernietigende schok van een atoombomontploffing. Die finale strunt bleek helaas soms spaak te lopen, waardoor het einde zijn effect miste. Maar kan een catastrofe wel mislukken? Is het falen van de uitbeelding van de finale catastrofe niet net een goed einde? *Springville* zet de toeschouwer aan het slot oog in oog met de totale catastrofe, en etymologisch zou met die 'apocalyps' het moment zijn aangebroken waarop de waarheid eindelijk aan het licht komt. Welke waarheid weet Warlop ons te vertellen?

BREEKBARE SLAPSTICK

Zoals vele audiovisuele experimenten vandaag terugkeren naar de verwondering voor het nieuwe van de vroege cinema, zo keert ook het woordeloze bewegingstheater van Warlop terug, niet naar het spektakel van variëteit, maar naar de wereld van de stille film. Het experiment met effect en trucage van de vroege cinema, waarbij het tonen van het gefilmede belangrijker was dan het vertellen van een verhaal, vertaalt Warlop naar de scène. Daar toont ze dingen die

10

SPRINGVILLE—MIET WARLOP | ROB VANDERBEEKEN

WE ALL GO DOW

De apocalyps lijkt overal. Hoe je daar als theatermaker mee aan de slag kunt, toont Miet Warlop in *Springville*. Het is gewoon een kwestie van de juiste slapstick.

In het boek *La Société du spectacle* (1967) en de gelijknamige film die er zes jaar later op volgde, wees Guy Debord er ons op dat wij steeds meer in een spektakelcultuur leven. Cruciale impasses, zoals onrecht, oorlog of terreur, gaat men uit te weg door er een mediaspektakel van te maken. Daar staan we dan naar, passief maar verbaasd, tot we het beu zijn. Terugdenkend aan Debord kun je vandaag heel wat vragen stellen bij de grote interesse van kunstenaars voor alerhande catastrofes. Die dreiging is zeker reëel en vraagt alle aandacht, maar hoe gaan we daarmee om zonder steeds opnieuw in vermaak en trendy spektakel te vervallen? Anders gezegd, indien een kunstenaar nog geëngageerd wil zijn, hoe is dat in deze postpolitieke tijd dan nog mogelijk? Ook de kunstenaar kijkt immers radeloos naar de hedendaagse mens, die alles lijkt te doen om zijn ondergang te bewerkstelligen. Een kunstenaar kan natuurlijk zijn artistieke ambities opzij schuiven en zijn talent en bekendheid benutten als sociaal werker, weldoener of militant. Maar hij kan ook gewoon kunstwerken maken waarin de tijdgeest een gezicht krijgt, die door hun esthetische vorm iets openbaren aan de toeschouwer die ondertussen ook wel weet dat de catastrofe nakend is en dat hij daar in zijn eentje weinig aan kan veranderen. Zo'n werk is *Springville* van Miet Warlop, dat vorige lente in première ging in Buda Kortrijk, van Amsterdam tot Zurich toerde en in januari in het Kaaitheater te zien was. In vergelijking met Hollywood-blockbusters als *2012*, *Armageddon* en *Independence Day* laat *Springville* sensatiezucht, escapisme, Schadenfreude en de romantiek van de ondergang zoveel mogelijk terzijde. Door een systematische loskoppeling van angst en extase kan Warlop met de catastrofe aan de slag zonder dat het al te ernstig of zwaarmoedig wordt. Vorm en schoonheid worden zo werktuigen in een zuiver en zelfs vrolijk spel dat vooruitblijkt op het uitzichtloze. Deze apocalyptische fantasmagorie bruist daarbij van de absurde maar vitale hoop. En dat biedt wellicht heel wat toeschouwers een heuse catharsis. Nochtans ontleent *Springville* zijn meerwaarde vooral aan het eigenzinnige artistieke opzet. De voorstelling biedt weliswaar heel wat spektakel, maar hier wordt dat zowel inhoudelijk als vormelijk op de korrel wordt genomen.

ANIMATIE MET DE CHAOS

Miet Warlop studeerde 3D/multimedia aan het KASK Hogeschool Gent, en won in 2003 Theater aan Zee met haar afstudeerproject *Huifend Hert/Aangeschoten Wild*. Daarna maakte ze *Sportband/Afgetrainde Klanken*. Ze werkte bij het atelierproject *De Bank van Victoria* en realiseerde er *Grote Hoop/Berg*: een reeks stadsspectacles en twee solo's. Met *Springville* laat Warlop niet alleen de tweeledigheid in de titels van haar werk achterwege, ze maakt ook de overstap van performance naar een productie waarin zij zowel regisseur en scenograaf als performer is. In *Springville* komt het decor tot leven in en rond een kartonnen huis van een man die iedereen en niemand is. Vlak voor de voeten van het publiek loopt een opeenvolging van vreemde wezens tegen elkaar aan: een gedekte tafel met vrouwenbenen op hakken, een oververhitte elektriciteitskast, een geheimzinnige verhuishoos, een jogger met een lijf van tweehalve meter. Een voor één gaan ze eraan, waarna de ondergang van het huis aan de beurt is. De titel kan verwijzen naar de film *Dogville* van Lars von Trier. Die brengt een theaterstuk binnen het filmmedium, terwijl *Springville* eigenlijk een stille film vertaalt naar het theater. Warlop wil met de titel *Springville* echter vooral verwijzen

naar een plek die overal en nergens is, zoals er in de VS talloze, anonieme dorpjes met die naam bestaan, of zoals het intussen beruchte Springfield uit *The Simpsons*. Daarmee benadrukt Warlop dat de catastrofe overal kan toeslaan, zoals je ook bij de slachtoffers geen onderscheid in ras, geslacht of afkomst kunt maken. Bovendien toont ze op deze manier dat het noodlot vanuit een individuele optiek niet noodzakelijk een wereldramp hoeft te zijn. Het kleine private verdriet, de persoonlijke zwaartekrachtspanne, is dikwijls een ware ramp die onze hele leefwereld ondersteboven haalt.

Met *Springville* doet Warlop in de schouwburg wat een aardbeving doet met een stad of een orkaan met een park: de orde der dingen totaal door elkaar halen en aan de hand van die chaos een nieuwe en betekenisvolle regelaar creëren. Warlop vertrok onder meer van foto's over het effect van catastrofes. Een auto staat recht tegen de zijkant van een huis, met zijn voorkant naar de hemel gericht. Een nette tuinstoel is verhuisd naar het dak. Een ondergelopen vakantiehuis werd door de plotsse vrieskou omgetoverd tot een hagelwit paleis van sneeuw, rijk en sierlijke ijskegels. In deze herschikking ziet Warlop poëzie en een dwarse schoonheid, die zij als startpunt neemt voor een experiment met materialen, objecten en eigen bouwswels. Tijdens het creëren laat zij zich dus niet leiden door grote ideeën of overkoepelende schema's. Van het

Deze apocalyptische fantasmagorie bruist van de absurde maar vitale hoop

een komt het ander: met trial and error knutselt zij stapsgewijs van alles in elkaar, tot er iets opduikt dat de moeite van het kijken waard is, maar waarvoor je geen pasklaar etiket hebt. Het is nu zo, maar het had evengoed ook helemaal anders kunnen zijn. In *Springville* worden sketches samengebracht en vormen zij een fantasierijk verhaal.

DOOS MET KARAKTER

Wat aan de voorstelling meteen opvalt, is de systematische omkering. Het zijn de rekwisieten die tot leven lijken te komen en het stuk spelen, terwijl de acteurs de rol van figurant of decorstuk vertolken. Uit de schouw van een groot kartonnen huis dat centraal op scène staat, verschijnt een lange plastic rookpluim. Plots keilt een man in pak een vuilniszak door het raam. Wat later komt een verpakkingsdoos op twee benen van achter het huis gewandeld: hij snuffelt in die vuilniszak via een papieren postertokker. Daarmee verschijnt eigenlijk pas vrij laat het eerste personage op scène: een onbestemd en onvatbaar ding, een mogelijke metafoor voor een dakloze, de verstoten 'ander', of een vergeten overbodig vol verwaarloosde herinneringen. Of de opstand der verpakking, en tegelijk ook niets van dit alles. 'De doos' heeft meer weg van een figuur uit een stripverhaal of een animatiefilm. Maar net als de andere figuren heeft ze haar eigen karakter en gevoelheden.

De 'man' keert nog een aantal keer terug en houdt zo het verhaal tussen de figuren gaande. Plots loopt hij het huis uit, stelt zich vlak voor het publiek en begint een onbedrukte krant te lezen terwijl het deuntje van de ooit zo populaire serie *The A Team* weerklinkt wanneer de man de krant opent. Als hij opgezocht wordt door de doos en het leven van alledag hem zo tot de orde roept, weet hij zich geen raad. Bij zijn laatste opkomst zaagt hij de joggende reus handmatig in tweeën, kop en lichaam uit elkaar. Moet de ander kapot omdat die vroeg



tafel en doos © Reizend Hiel

of laat ons genot zal stelen?

Nadat alle figuren hun persoonlijke catastrofe ondergingen, doemt van alle kanten tegelijk de globale catastrofe op. Een smeuulende wolk sist als een giftige lavastroom onder het huis door. Van achter blaast er zich een gigantische luchtzak op, die als een plastic tsunami het huis optilt en blank zet. Dan valt het huis in twee stukken uiteen. Alleen een broze binnenkant van piepschuim blijft overeind staan. Op de première in Buda Kortrijk eindigde dit zwarte sprookje met het smelten van deze binnenkant als een ijsberg, maar dan in een giftig bad ammoniak. Omwille van veiligheid moest Warlop daar bij hernemingen een alternatief voor voorzien. De piepschuimen binnenkant breekt nu in stukken en zakt plots ineen: het lijkt een implosie, als bij de laatste vernietigende schok van een atoombomontploffing. Die finale stunt bleek helaas soms spaak te lopen, waardoor het einde zijn effect miste. Maar kan een catastrofe wel mislukken? Is het falen van de uitbeelding van de finale catastrofe niet net een goed einde? *Springville* zet de toeschouwer aan het slot oog in oog met de totale catastrofe, en etymologisch zou met die 'apocalyps' het moment zijn aangebroken waarop de waarheid eindelijk aan het licht komt. Welke waarheid weet Warlop ons te vertellen?

BREEKBARE SLAPSTICK

Zoals vele audiovisuele experimenten vandaag terugkeren naar de verwondering voor het nieuwe van de vroege cinema, zo keert ook het woordeloze bewegings-theater van Warlop terug, niet naar het spektakel van variëteit, maar naar de wereld van de stille film. Het experiment met effect en trucage van de vroege cinema, waarbij het tonen van het gefilmde belangrijker was dan het vertellen van een verhaal, vertaalt Warlop naar de scène. Daar toont ze dingen die

El País, 03-02-2018

Miet Warlop “El escenario es un espacio de libertad”

POR R. VIDALES

● Un hombre gordísimo está tirado en el suelo. Al fondo, un panel blanco, como un lienzo virgen. El hombre se levanta y ante sus ojos alucinados arranca un desfile de seres peludos, mujeres caballo, chorros de pinturas de colores, globos, animales hinchables, dardos voladores, coches teledirigidos. Es como una juerga de criaturas y objetos estrafalarios. El escenario immaculado acaba convertido en un retablo viviente, pues eso es justamente esta *performance*: el rebobinado del proceso de creación de una obra pictórica.

Mystery Magnet se estrenó en 2012 en Bruselas y dio fama internacional a su creadora, la belga Miet Warlop, por su capacidad para imaginar nuevas formas de hacer teatro. Desde entonces la *performance* no ha dejado de mostrarse por Europa y la próxima semana podrá verse por primera vez en España, en las Naves Matadero de Madrid, acontecimiento que da pie (por invitación del Gobierno de Flandes) a una conversación con la artista en Gante antes de su viaje a la capital española.

Pero no es fácil pillarla quieta. Warlop, nacida en 1978 en una pequeña ciudad de Flandes (Torhout), vive y trabaja a caballo entre Gante, Bruselas y Berlín. La semana pasada estaba en Gante preparando dos nuevos trabajos, uno de ellos para público infantil. Allí nos encontramos, en un espacio diáfano difícil de definir, con varios sofás, mesas de trabajo, un pequeño escenario, una cocina. ¿Oficina, lugar de ensayo, vivienda? Las etiquetas no van con esta artista. “Yo estudié artes visuales y entré

en el teatro desde un ángulo extraño. No soy coreógrafa ni actriz ni bailarina, tampoco pintora ni escultora. Eso me permite inventarme mis propias reglas, no tengo ataduras. Para mí el escenario es un espacio de libertad”, explica.

Warlop pertenece a una generación que se crió viendo a los pioneros de la vanguardia escénica flamenca (Jan Fabre, Anne Teresa de Keersmaeker, Ivo van Hove, Jan Lauwers, Alain Platel, Wim Vandekeybus, Guy Cassiers) que rompieron con las reglas teatrales clásicas. Ella contribuyó —con otros artistas de su tiempo— a dinamitarlas definitivamente. “Libertad no significa que todo sea válido. En mis trabajos parece que todo es caos, pero todo está coreografiado. Cuando en *Mystery Magnet* aparece una mujer sobre un hombre a horcajadas como si fuera un caballo, todo está medido. Esa imagen debe ser perfecta, icónica, para que se grave en la mente del espectador y le suscite cuestiones: si pones a una mujer sobre la espalda de un hombre,



Miet Warlop.

¿quién dirige?”, pregunta. Todas esas cosas raras son en realidad un pinchazo para provocar una reacción en el público. “El hombre gordo no es gordo, lleva un disfraz y eso lo hace chocante. Y es miope pero le pedí que saliera sin gafas para que tuviera una expresión incómoda”, confiesa revelando algunos de sus trucos.

No es raro, teniendo esa libertad por bandera, que sus obras sean muy diferentes entre sí y que exploren disciplinas variadas: *Mystery Magnet*, las artes plásticas; *Fruits of Labor* (2017), la música... “Cada uno de mis espectáculos nace de una crítica, de una reacción a algo. A partir de eso busco los materiales y los lenguajes adecuados para desarrollar esa crítica. Por eso son tan distintos”. Eso sí, todos tienen algo en común: un humor surrealista, una energía inesperada. Nada que se vea usualmente en un teatro.

‘Mystery Magnet’. Naves Matadero (Madrid). Del 9 al 11 de febrero.